

Joseph Barou

Tupinerie et rue Saint-Jean

il y a un siècle

(1911)

Remerciements

à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont aidé à la réalisation de ce cahier, particulièrement à M^{mes} Régine Pinelli et Annik Rateau, responsables des archives municipales de Montbrison, pour leur grande disponibilité et à Pierre Drevet pour ses excellentes suggestions et sa relecture attentive.

Couverture : rue Tupinerie au début du XX^e siècle (carte postale ancienne).

Présentation

Ce travail fait suite à une étude qui présente des aspects de Montbrison pendant une longue période, de 1848 à 1914¹, où la ville paraissait assoupie. Elle effectuait une lente transition entre l'Ancien Régime qui subsistait encore sous beaucoup d'aspects et des temps plus modernes. La démographie stagne, l'industrialisation est manquée, la ville reste plutôt conservatrice. Quelle est, à la veille de la Grande Guerre, la situation des deux principales artères commerçantes de la ville : les rues Tupinerie et Saint-Jean ?

Il ne s'agit pas d'en faire l'histoire mais plutôt de donner une sorte de photographie, à un moment donné : 1910-1911. Quel était l'aspect du quartier ? Qui en étaient les habitants ? Quelles activités exerçaient-ils ? Comment se composaient les familles ?

Nos principales sources de documentation ont été les résultats des recensements de Montbrison, les articles et publicités des trois journaux locaux de l'époque : le *Journal de Montbrison*, *Le Montbrisonnais* et *l'Avenir montbrisonnais* ainsi que les cartes postales anciennes.

Nous essayerons de repérer les changements et d'esquisser des comparaisons avec la situation actuelle tant pour le bâti que pour la vie des habitants. Finalement, la rue Tupinerie et la rue Saint-Jean sont-elles représentatives de la ville à la Belle Epoque ?



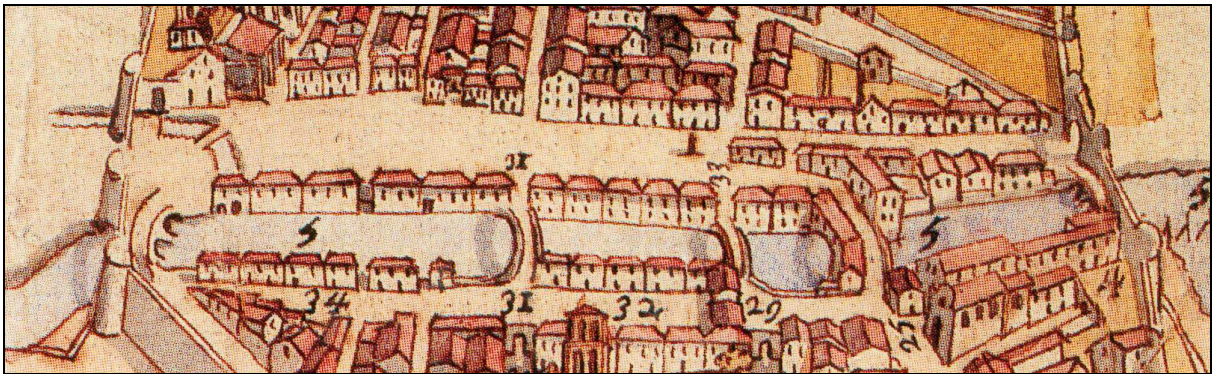
¹ Joseph Barou, "Montbrison de la Seconde République à la Grande Guerre (1848-1914) : tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, avril 2003.

Tupinerie et Saint-Jean : un ensemble architectural cohérent

Orientée est-ouest et prolongée par la rue Saint-Jean, la rue Tupinerie est la principale artère du centre-ville de Montbrison. C'est l'axe montagne-plaine. La rue Tupinerie, exceptionnellement large pour une voie ancienne, est longue de 310 m. Une légère courbure la caractérise. En cela elle épouse le cours du Vizézy sur lequel donne sa rangée de maisons côté sud. La rue Saint-Jean, moins large, presque rectiligne, s'étire sur environ 100 m jusqu'au quai et au pont Saint-Jean.

Venant de la vieille ville, cinq voies débouchent presque perpendiculairement dans la Tupinerie : les rues Grenette, Précomtal, des Legouvé, du Marché, Simon-Boyer.

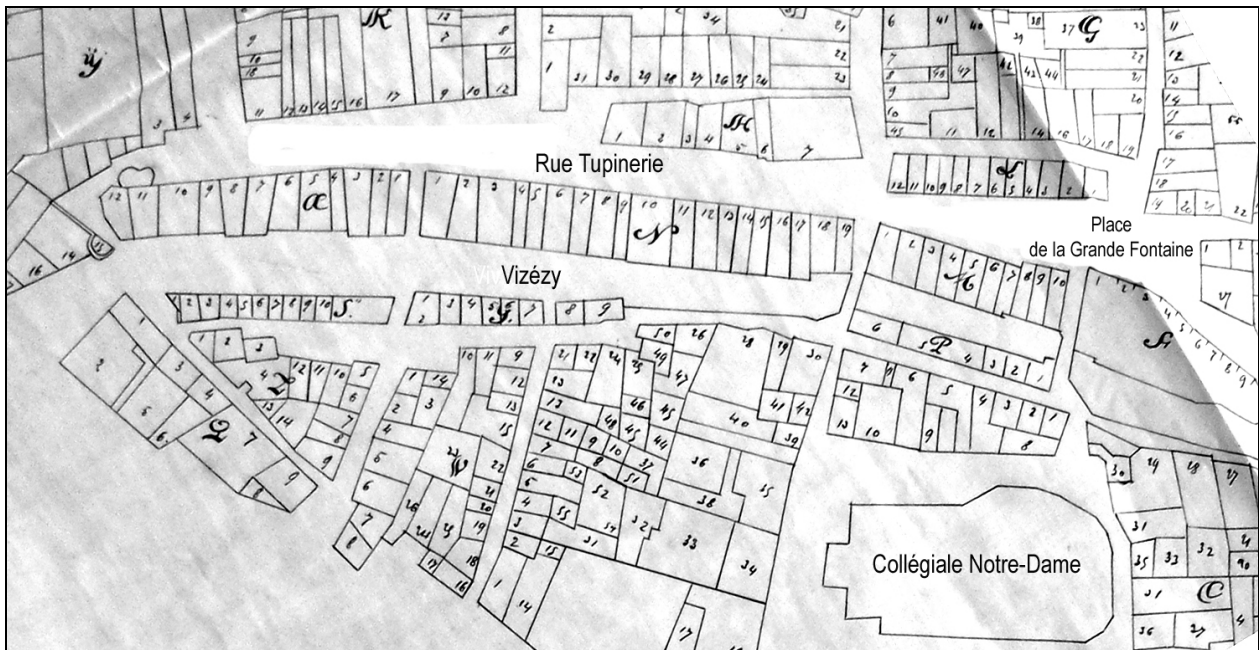
Au sud, trois ponts la relient au quartier de Notre-Dame et à celui de la Porcherie : le pont d'Ecotay, celui de Notre-Dame et la pittoresque Poncette ou pont Turnel. En bout de course, la Tupinerie s'élargit et forme une sorte de petite place occupée aujourd'hui par le monument des Combattants. Primitivement elle était nommée place de la Grande-Fontaine puis place du Marché quand la grande fontaine fut remplacée par un luminaire : d'abord par un réverbère à gaz puis, peu avant la Grande Guerre, par un lampadaire électrique.



La rue Tupinerie et la rue Saint-Jean, détail d'une vue cavalière de 1732
(archives de la Diana)



Du pont Saint-Louis au pont Saint-Jean, la rue Tupinerie et la rue Saint-Jean, l'axe ouest-est de Montbrison
(cadastre Napoléon)



Plan Huguet, 1806
 (calque figurant dans les archives de la Diana)

Rue Tupinerie



La place de la Grande-Fontaine au début du XX^e siècle



Rue Tupinerie, vue vers l'ouest, prise d'un appartement de la place de la Grande-Fontaine peu après 1900

Au premier plan se trouve encore le réverbère. On observe, à droite, un ensemble de huit maisons mitoyennes de même hauteur et bâties sur le même modèle jusque dans l'alignement des cheminées... Toutes ont un local commercial au rez-de-chaussée, lequel est surmonté de trois étages. Les fenêtres sont identiques : même taille, même disposition et même type de volets à persiennes. Un siècle plus tard, une seule maison a subi une transformation importante : le n° 59, devenu une agence bancaire. La transformation, sinon la rénovation, est cependant ancienne. Elle date de l'installation d'un bazar, les *Galeries modernes*, en remplacement d'une épicerie dans les années 1911-1920. Ce segment de la rue Tupinerie a été, dans l'ensemble, heureusement préservé.



Depuis le début du XX^e siècle, la plupart des maisons de la rue ont peu changé - du moins pour la façade. Le parcellaire est sensiblement le même. Moins de dix maisons ont été totalement reconstruites avec des résultats parfois malheureux.

Aujourd'hui

Au n° 1, une grande parcelle non bâtie est aujourd'hui occupée par des locaux commerciaux modernes aux couleurs agressives qui jurent dans la perspective de la rue. Les n°s 11, 12 et 13 ont perdu les belles fenêtres avec persiennes au profit de baies sans grâce. Les n°s 27 et 28, particulièrement modernes, font un étrange contraste dans l'environnement.



n° 1



n° 11



n° 12



n° 13



n° 27



n° 28

Le n° 69 est en revanche un bel immeuble qui s'intègre bien dans l'ensemble du quartier grâce, essentiellement, à ses portes et fenêtres ². En ce qui concerne le n° 76, on ne peut que regretter la disparition de la maison d'autrefois, bâtiment vétuste et incommode mais l'un des plus anciens de la rue. Sa façade sur le Vizézy, près du pont Turnel, comportait une tour très pittoresque et avait inspiré peintres et aquafortistes ³.



n° 76



n° 69 (aujourd'hui n° 1, rue Saint-Jean)

Quelques bâtiments sont un peu plus cossus. Au n° 35, on remarquera le bel alignement vertical de baies au-dessus de la petite porte qui ouvre sur la placette. L'immeuble au n° 62, en pierres bien appareillées, a quelque chose de sévère. Son pignon donne sur la rue Notre-Dame. Un cordon souligne le second étage. Les ouvertures des combles, en plein cintre, sont entourées de brique. En 1911, des officines se trouvaient à ces deux adresses. Aujourd'hui, il y a encore une pharmacie au n° 62.



n° 35



n° 62

² Pour l'historique de cette maison cf. Jean-Paul Jasserand, "Lieux de mémoire, l'immeuble Saint-Maurice", *La Tribune-le Progrès*, 7 mai 1997.

³ Cf. l'article de Claude Latta, "Autour du pont Trunel", *Village de Forez*, n° 113, avril 2011.

Le n° 9 a une façade particulièrement soignée. Tout le charme de l'actuel n° 67 tient dans un grand balcon au premier sur lequel s'ouvre une porte-fenêtre. Grands carreaux et volets à persiennes ont été conservés. Au n° 70, une corniche surmonte une façade d'une élégance très "classique".



n° 9



actuel n° 67



n° 70

Les façades très étroites de certaines maisons ne sont pas forcément un handicap pour leur mise en valeur. La façade du n° 56, toute simple, est bien réussie avec l'ocre du crépi, les génoises discrètes et les élégantes persiennes. La petite boutique du 45^{bis} bénéficie d'une superbe arcade ancienne surmontée d'une haute façade ponctuée d'un œil-de-bœuf très pittoresque. Une corniche et un cordon au niveau du second étage embellissent la maison du n° 68.



n° 56



n° 45 bis



n° 68



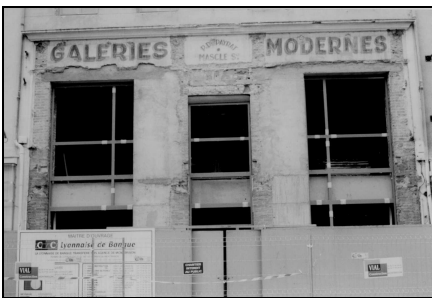
n° 29



n° 59

On remarque la belle façade en pierre de taille du n° 29, avec trois étages très réguliers, une élégante corniche et des ferrures originales correspondant aux clés. C'est encore une officine.

La façade du n° 59, profondément modifiée depuis longtemps, a été habilement restaurée. La partie haute lui donne toujours belle allure.



**Rénovation de la façade du n° 59,
Galerias Modernes, P. Dupayrat,, Mascle successeur,
(12 juin 2001, cliché Pierre Drevet)**



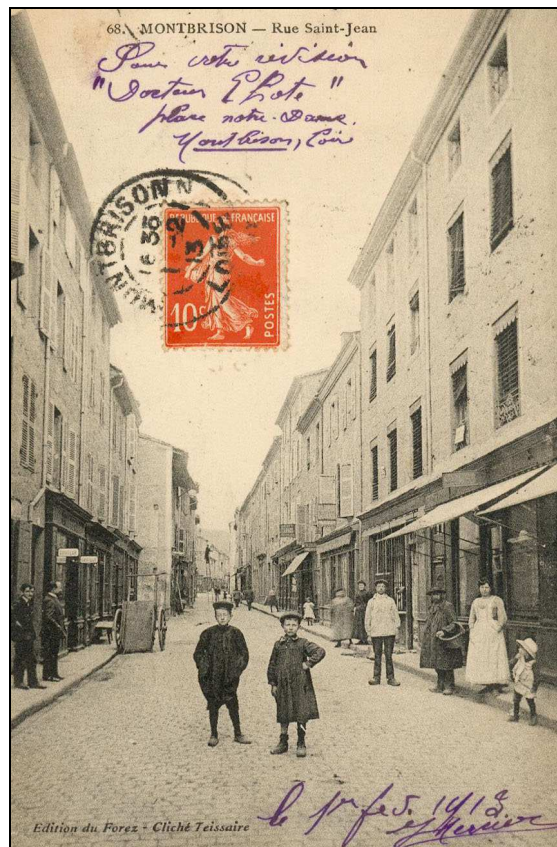
Ancienne place de la Grande-Fontaine devenue place du Marché (fonds Fayard, archives municipales de Montbrison)

De cette place, la rue Saint-Jean continue tout droit jusqu'au boulevard vers le quartier Saint-Jean et le faubourg du même nom. En obliquant vers la droite, la rue de Moingt, aujourd'hui rue Marguerite-Fournier, permet de sortir de la ville intra-muros en direction du sud, vers les quartiers de Charlieu, des Casernes, des Purelles. Au bout de ces deux rues se trouvaient, au Moyen Age, deux importantes portes de la ville : la porte Saint-Jean à franchir pour aller à Lyon et la porte de Moingt sur le Grand Chemin de Forez.

Rue Saint-Jean



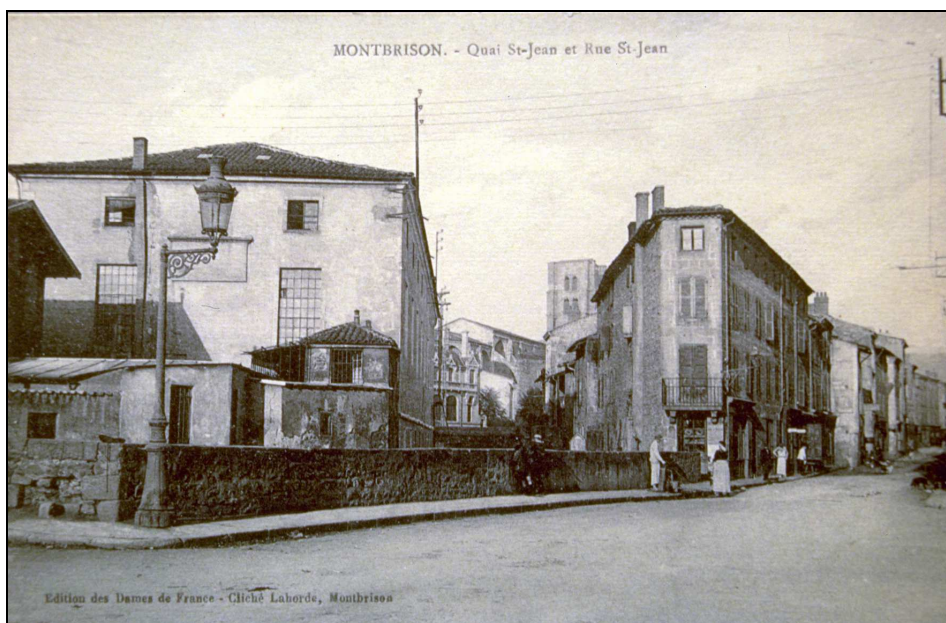
Rue Saint-Jean, vue de la place de la Grande-Fontaine
(carte postale ancienne, collection Pierre Cronel)



Rue Saint-Jean, vue de la place Saint-Jean
avant les travaux d'alignement
(carte postale ancienne, collection Pierre Drevet)



2012, rue Saint-Jean, une devanture
qui garde tout le charme du début du XX^e siècle...



Quai Saint-Jean : au fond, à gauche, derrière le Vizézy, l'hôtel-Dieu et la collégiale, à droite l'entrée de la rue Saint-Jean

Aujourd'hui

La proximité du Vizézy apporte, certes, du pittoresque à la rue mais elle a eu aussi ses inconvénients. La rue fut longtemps considérée comme malsaine. Plusieurs crues de la rivière détruisirent des maisons, notamment en 1572⁴. Il y eut des inondations en 1889⁵, 1907...



Porte du n° 15

Si l'on se réfère aux cartes postales anciennes, dans cette rue, depuis le début du XX^e siècle, les façades ont peu changé. Dans les années 1928-1929, une opération d'alignement a été menée par la ville de Montbrison concernant cinq ou six maisons à droite en descendant la rue⁶. Pourtant ces rénovations n'ont pas foncièrement altéré l'unité architecturale. Comme dans la rue Tupinerie, les maisons à trois étages dominent. Les façades, très simples, sont régulièrement percées et les volets à persiennes nombreux.

La rue Saint-Jean est l'une des plus anciennes de la ville. La maison du n° 15 a été habitée par plusieurs familles notables que signale Marguerite Fournier⁷. Elle possède encore aujourd'hui une belle porte. Les maisons des nos 17 et 19 auraient été construites, ou plutôt reconstruites, vers 1830 avec des pierres tirées de la démolition du prieuré Sainte-Croix de Savigneux⁸.

Deux beaux immeubles (n° 31 et n° 32) se font face au bas de la rue Saint-Jean : sobres façades de pierre grise, fenêtres et volets à l'ancienne, régularité et élégance...

⁴ Cf. Marguerite Fournier-Néel, *Montbrison, cœur du Forez*, imp. SMIC, Montbrison, 1968, p. 122.

⁵ Cf. Joseph Barou, "Le déluge à Montbrison", *Gazette de la Loire* du 10 novembre 2006.

⁶ Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", *Cahiers de Village de Forez*, n° 2, 2004.

⁷ Cf. Marguerite Fournier-Néel, *Montbrison, cœur du Forez*, imp. SMIC, Montbrison, 1968, p. 122.

⁸ Cf. Joseph Barou, "Le prieuré Sainte-Croix" dans *Savigneux hier et aujourd'hui*, imp. Maury, 2005.



n° 31



n° 32

Plusieurs petites maisons du côté droit de la rue (numéros pairs) font preuve d'originalité. Le n° 4 a une façade très sobre en pierres de taille surmontée par une corniche. Notons le charme désuet de la devanture du rez-de-chaussée. Aux numéros 14 et 18, les encadrements des fenêtres sont soignés.



n° 4



n° 14



n° 18

Aux étages du n° 20, fenêtres et portes-fenêtres géminées avec le balcon et les ferrures forment un ensemble très réussi. Au n° 22 se trouve la seule maison de la rue qui a utilisé la brique comme élément décoratif pour l'encadrement des baies, un bandeau et une génoise, le tout de façon heureuse. Les élégants garde-corps en métal aux fenêtres du n° 26 donnent du cachet à toute la façade.



n° 20



n° 22



n° 26

L'axe Tupinerie-Saint-Jean (un peu plus de 400 m) va donc d'un boulevard à l'autre et coupe la ville ancienne en deux parts inégales. C'est un bel endroit pour les promenades, les défilés, les fêtes. Rappelons que le 25 avril 1536, avant de rejoindre son logis dans une maison de chanoine du cloître Notre-Dame, le roi François I^{er} remonta la rue Saint-Jean :

Enfin le roi arriva devant la porte Saint-Jean : François I^{er} vêtu de rouge, monté sur un cheval rouan nommé Lorraine, était accompagné de la royne Leonore sa femme, ses troys fils assavoir François Daulphin, Henry duc d'Orléans et Charles duc d'Angolesme et deux filles Magdeleine qui fut reyne d'Ecosse et Marguerite, les roy et reyne de Navarre, le duc de Guyse... Les consuls Pierre Charbonnier, Thomas Cognasse, Pierre Galopin et Vénérand Médieu portaient au-dessus du roi le poële orné de la lettre F couronnée et les enfants de la ville ⁹, au nombre de cinq à six cents en armes, précédés de trompettes et de tambourins... ¹⁰

Les processions de fête-Dieu pouvaient s'y déployer avec, pour les stations, de majestueux reposoirs. Jean Soleillant raconte :

La fête-Dieu, c'était quelque chose à Montbrison ! Les commerçants disposaient des draps piqués avec des roses devant les vitrines... Pour Notre-Dame, la procession partait de la collégiale, suivait la rue Tupinerie avec un arrêt au premier reposoir chez les demoiselles Savattier... Beaucoup de gens

⁹ Par "enfants de ville" il faut comprendre habitants de la ville marchant à pied, fantassins.

¹⁰ Gabriel Brassart, *Montbrison, aperçu historique*, Montbrison, Pélardy, 1940.

suivaient la procession. Il arrivait que certains commerçants ne mettent pas de drap sur leur devanture, mais c'était rare...¹¹.

Et Marguerite Fournier se souvient que :

Ces soirs-là, Montbrison avait un aspect inhabituel. Les rues étaient jonchées de pétales de fleurs que les passants tardifs n'osaient même pas piétiner... comme si un peu d'âme y était accroché encore... Et toute la ville sentait l'encens¹².



**Fête-Dieu avant la Grande Guerre dans la rue Tupinerie vers 1920
Le reposoir est installé devant le réverbère de la place de la Grande-Fontaine**



**Fête-Dieu dans la rue Tupinerie, reposoir au n° 25,
devant la boutique des *demoiselles Savattier*, marchandes de tissu (années 1930)**

(documents transmis par Pierre Drevet)

¹¹ Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", *Cahiers de Village de Forez*, n° 2, 2004.

¹² Cf. Marguerite Fournier-Néel, La fête-Dieu, "Montbrison au début du siècle, souvenirs d'enfance", *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984.



La Tupinerie : une rue peuplée et vivante

Les activités : deux rues vouées au commerce

Les activités commerciales sont essentielles pour les deux rues. Le marché hebdomadaire, ancien et important à Montbrison, y trouve sa place, particulièrement tout au long de la rue Tupinerie. Quant à la rue Saint-Jean, boutiques et échoppes y sont très nombreuses. Au début du XX^e siècle, les commerçants font preuve de beaucoup de dynamisme allant même jusqu'à s'organiser pour éclairer eux-mêmes leur rue avant tous les autres ¹³.



C'est le temps des braderies

(documents fournis par Pierre Cronel)

¹³ Cf. Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", *Cahiers de Village de Forez*, n° 2, 2004.

Le recensement de 1911 fournit des données précises ¹⁴. A la rue Tupinerie, nous ajoutons la minuscule place Chenevotterie qui en est simplement une encoignure et les ruelles parallèles, Paradis et Chenevotterie, qui desservent l'arrière des boutiques. Cela représente 96 maisons, toutes mitoyennes. Pour la rue Saint-Jean, on compte 29 maisons.



Rue Chenevotterie, hier et aujourd'hui

(carte postale ancienne communiquée par Pierre Cronel et cliché J. Barou, août 2012)

La maison-type des rues Tupinerie et Saint-Jean a deux ou, souvent, trois étages. Le rez-de-chaussée est presque toujours consacré au magasin ou à l'échoppe s'ouvrant sur la rue. Il y a une centaine de façades avec devanture et vitrine pour les 126 adresses recensées et 103 "chefs de ménage" sur 189 sont commerçants ou artisans. L'arrière-boutique sert de dépôt ou de cuisine, éventuellement un petit appartement y est aménagé. De la rue, une petite porte latérale donne sur un couloir suivi d'un escalier qui permet d'accéder à l'appartement du premier étage logiquement occupé par le maître des lieux. Les étages supérieurs sont destinés aux locataires. Les combles comportent souvent les appartements les plus modestes.

La partie la plus importante de la maison est le rez-de-chaussée. Le local commercial prend le maximum de place. Au fil du temps, comme la devanture, il est périodiquement réaménagé, chaque fois qu'il y a un changement dans le type de commerce. Le reste de la maison, même la façade, reçoit moins de soins. Ainsi tout l'habitat de la rue Tupinerie semble, depuis longtemps, aménagé pour la chalandise. Les choses ont d'ailleurs assez peu changé depuis cent ans.

En 1911, commerçants et artisans forment la majorité des habitants. Si l'on prend en compte les employés, commis et domestiques logés chez les patrons, plus des 2/3 des habitants de la rue vivent et travaillent sur place. Aujourd'hui la situation est, à l'évidence, très différente. Le logement s'est éloigné de la boutique et beaucoup de commerçants habitent en dehors du centre-ville.

¹⁴ Recensement de Montbrison de 1911, archives municipales de Montbrison.

Professions des chefs de famille des rues Tupinerie et Saint-Jean

	Tupinerie	Saint-Jean	Total	
Chefs de famille	138	51	189	
Commerçants et artisans dont :	75	28	103	54,4 %
Epiciers	13	3	16	
Boulangers-pâtisseries	6	6	12	
Cordonniers-chausseurs	8	3	11	
Tailleurs-couturières	8	1	9	
Bouchers-charcutiers	6	3	9	
Marchands de tissu	6	1	7	
Cafetiers	3	1	4	
Merciers	3	1	4	
Chapeliers	1	3	4	
Coiffeurs	3	1	4	
Buralistes, m ^{ds} journaux	2	1	3	
Horlogers-bijoutiers	4	0	4	
Autres commerces	12 ⁽¹⁾	4 ⁽²⁾	17	
<hr/>				
Autres secteurs d'activité :	41	16	57	30,2 %
Santé	4 ⁽³⁾	1 ⁽⁴⁾	5	
Droit, justice	6 ⁽⁵⁾	1 ⁽⁶⁾	7	
Enseignement	3 ⁽⁷⁾		3	
Finance, industrie	3 ⁽⁸⁾		3	
Militaires	2 ⁽⁹⁾		2	
Employés	8 ⁽¹⁰⁾	1	9	
Ouvriers	4	6	10	
Agriculture	2	4	6 ⁽¹¹⁾	
Petits métiers féminins	9	3	12 ⁽¹²⁾	
<hr/>				
Sans profession	22	7	29	15,4%

(1) 1 marchande de parapluies, 2 teinturiers, 1 gérant de bazar, 1 marchand de papiers peints, 2 quincailliers, 1 coutelier, 1 tapissier, 1 relieur...

(2) 1 marchande de parapluies, 1 matelassière, 1 tonnelier, 1 marchande de poterie.

(3) 4 pharmaciens, 1 docteur en médecine.

(4) 1 médecin militaire.

(5) 1 notaire, 1 clerc de notaire, 2 huissiers, 2 commis-greffiers.

(6) 1 huissier.

(7) 1 inspecteur primaire, 1 professeur privé, 1 institutrice publique.

(8) 1 banquier, 1 assureur, 1 directeur d'usine.

(9) 2 sous-officiers du 16^e RI.

(10) Postiers, employés de commerce, 1 employé de l'usine à gaz, 1 employé à l'octroi...

(11) Journaliers, jardiniers...

(12) Femmes de ménage, 2 lingères, 1 dentellière, 1 brodeuse, 1 culottière...

Les commerçants et artisans

Épiceries et débits de boissons

Les commerces de l'alimentation et les cafés dominent largement. Les épiciers, primeurs et marchands de comestibles sont 16 : 13 dans la rue Tupinerie et 3 dans la rue Saint-Jean. La ville de Montbrison compte alors en tout 54 épicerie de taille très diverses ¹⁵.



Rue Tupinerie, au n° 27, Jean-Louis Thévenon, né en 1877 à Ambérieu (Ain), gère l'*Alimentation stéphanoise* avec son épouse Antoinette Thévenon, née à Montbrison en 1883. Ils ont 2 enfants : Louis, 7 ans, et Dieudonné (6 ans).

Épicerie Thévenon (1911) Vêtu d'un vaste sarrau et en compagnie de son épouse un peu en retrait, l'épicier attend le chaland à la porte de sa boutique.

(Fonds Fayard, archives municipales de Montbrison)

Au n° 40, Joanny Lyonnet, né à Bouthéon en 1889, gère l'épicerie *Aux délices du café* ouverte à la place d'un tapissier nommé Blondin. Il est aidé de son épouse et d'un commis qui n'est autre que son jeune frère. Il n'hésite pas à faire de la "réclame" à l'occasion de la fête patronale de 1911 en offrant un "énorme sac de confetti" à tout acheteur de 250 g de café "Le Sans Rival" ! Fait-il de bonnes affaires ? Constatons seulement qu'il ne tient pas très longtemps son magasin puisqu'en 1926, un autre épicier, Camille Claret, occupe les lieux.

Notons que le lieu est prédestiné pour le commerce. En 1863, il y avait déjà là l'enseigne Chenevier-Robert : *Chaussures en tous genres, parfumerie, bonneterie et mercerie*.



En-tête de la maison Chenevier-Robert (1863)

(archives de la Diana)

¹⁵ Comptage effectué à partir d'une brochure intitulée *Liste des habitants de Montbrison classés par rues*, sans date (vers 1910), imprimerie du *Journal de Montbrison*, bibliothèque de la Diana.

Il semble qu'il y ait, chez les commerçants de la rue, d'assez fréquents déplacements. Recherche d'un meilleur emplacement commercial, de locaux plus commodes : ils ont souvent la bougeotte. L'*Epicierie centrale* de la famille Blanchet, ancienne et bien connue à Montbrison, était primitivement au n° 61 de la rue Tupinerie, à côté de l'horlogerie Brunel. En 1911 Elle est tenue par Henriette Clavelloux, veuve Blanchet née en 1855 à Montbrison et son fils Jean, dit Joannès, né le 17 juillet 1882, à Montbrison. En 1913, elle passe de l'autre côté de la rue, au n° 72, où se trouvait, avant elle, un dépositaire de journaux. L'épicier Jean Blanchet commence une très longue carrière qui se termine le 30 juin 1965, à la fermeture définitive de l'épicerie. Il a alors 83 ans et son épouse 80. Marguerite Fournier rappelle qu'il fut un commerçant actif et surtout un citoyen très engagé dans la vie locale. En 1914, il est mobilisé :

Deux fois blessé, il revenait définitivement en 1916, réformé à la suite d'une grave blessure à la main. Il fut l'un des fondateurs de l'association des mutilés dont il est aujourd'hui [1965] le vice-président. M. Joannès Blanchet a été mêlé à toutes les formes de l'activité de notre ville. Ancien musicien de l'Harmonie montbrisonnaise, ancien conseiller municipal sous la municipalité du docteur Vial, ancien dirigeant de l'Association des familles nombreuses, ancien membre de l'Union des commerçants, etc. Mais ce dont il était le plus fier c'est son appartenance à la société de secours mutuels l'Union montbrisonnaise... Nul ne méritait mieux que lui d'être décoré du Mérite social...¹⁶



L'Epicierie centrale Blanchet
(fonds Fayard, archives municipales de Montbrison)

Trois commerçants de la rue se déclarent uniquement cafetiers mais, en réalité, les débits de boissons sont beaucoup plus nombreux car, souvent, les épiciers et même les boulangers tiennent une buvette.

Le café Chatain, au coin de la rue Simon-Boyer et de la rue Saint-Jean, à l'emplacement de l'actuel immeuble Saint-Maurice, est particulièrement bien placé. Il donne sur la place de la *Grande-Fontaine* et porte, en 1911, le n° 69. Il est tenu par la patronne, Marie Besson, épouse Chatain, née à Bard en 1873, avec l'aide d'une très jeune servante (15 ans), Marie Faure, de Verrières. Le mari, Etienne Chatain, né en 1868 à Lérigneux, est employé par le liquoriste Dubien, de la rue Victor-de-Laprade. En 1926, le fonds passe à un autre couple originaire de la montagne : Pierre Perrin, né en 1891 à Saint-Bonnet-le-Courreau et sa femme Angéline Bayle, née en 1896 à Essertines-en-Châtelneuf. Pierre Perrin retrouve de la parenté dans le voisinage puisqu'au n° 1 de la rue Saint-Jean son oncle, Henri Perrin, tient une chapellerie. Ce sont quelques exemples de montagnards entreprenants qui font jouer des solidarités familiales, s'installent à Montbrison et réussissent de bonnes affaires.

¹⁶ Marguerite Fournier, "L'épicerie Blanchet n'est plus... mais ses propriétaires sont toujours là !" *La Dépêche* du 3 juillet 1965.



**Le Café du commerce, après 1926, tenu par Pierre Perrin,
à droite l'enseigne du tailleur Louis Ribon**

Le traditionnel marché du samedi, ancien et important, regroupent à Montbrison les paysans de la montagne et ceux de la plaine. Il se tient pour une bonne part dans la rue Tupinerie qui, large et assez longue, s'y prête très bien. Ce jour-là, après avoir vendu leurs denrées sur les places voisines, les campagnards parcourent la rue pour acheter les provisions de la semaine. Commerçants de la rue et marchands forains ont un rôle complémentaire. Ils bénéficient tous de l'affluence. Après les achats aux étals et chez l'épicier ou le boulanger, ceux qui ont "fait leur marché" vont boire une chopine avec les amis, ou, pour les femmes, siroter un café... Et les foires sont de grands jours, de véritables fêtes pour le commerce local !

La loue des travailleurs agricoles est aussi un moment important pour les commerçants du lieu, particulièrement pour les débitants de boissons. Marguerite Fournier rappelle cette pratique disparue :

Tous les dimanches après-midi, sauf en hiver, se tenait la loue des travailleurs agricoles sur la place du Marché, aujourd'hui place des Combattants. Ils venaient tous avec leurs outils sur l'épaule, des faux, des faucilles, des seaux au moment des vendanges. Là, un dialogue s'instaurait entre les ouvriers et les employeurs. Les ouvriers agricoles se louaient à la semaine... Comme il y avait beaucoup de cafés tout autour de cette place, les propriétaires des cafés installaient des tables où on venait trinquer quand le marché était fait. Les cafés travaillaient le dimanche après-midi... Leurs propriétaires mettaient des tables en bois sur la place. Elles devenaient toutes rouges avec le vin qu'on y versait dessus...¹⁷

En plus des multiples buvettes d'appoint des commerces d'alimentation, Montbrison compte alors 45 cafetiers et limonadiers et 19 hôtels et restaurants¹⁸. Ce grand nombre s'explique aussi par l'importance de la garnison. En 1911, il y a 480 soldats¹⁹ dans la caserne de Vaux. Quand ils ont quartier libre, faute d'autres distractions, les militaires sont de bons clients.

Les cafetiers forment un groupe professionnel bien organisé – il y a un syndicat des débitants de boissons montbrisonnais – qui a une réelle influence sur la vie politique locale. Ces commerçants ont un grand intérêt à ce que la ville garde sa caserne avec, si possible, un régiment entier²⁰ !

¹⁷ Témoignage de Marguerite Fournier, interrogée le 9 mai 1997 par Joseph Barou et Claude Latta lors d'une visite à la maison de retraite de Montbrison.

¹⁸ Comptage effectué à partir d'une brochure intitulée *Liste des habitants de Montbrison classés par rues*, sans date (vers 1906), imprimerie du *Journal de Montbrison*, bibliothèque de la Diana.

¹⁹ Résultats du recensement de 1911.

²⁰ Cf. J. Barou, "Quand Montbrison réclamait un régiment entier" dans *Montbrison, de la Seconde République à la Grande Guerre (1848-1914), tableaux d'une ville assoupie*, Village de Forez, 2003.

Notons enfin que le notaire Claude Chialvo, maire de la ville de 1894 à 1913, était fils d'un limonadier ²¹.

Bouchers et charcutiers

On compte 9 charcutiers ou bouchers (6, rue Tupinerie, 3, rue Saint-Jean) sur les 20 qui sont installés dans la ville. En 1911, les 5 charcutiers de la Tupinerie sont :

- Colas Commarmond, né en 1879 à Savigneux qui vit au n° 59 avec son épouse Maria Rochette, née en 1880 à Savigneux. Le couple a une fillette de 3 ans.
- Jean Duvert, né en 1874 à Saint-Jean-Soleymieux, au n° 69, marié à Catherine Delay, née en 1875 à Montbrison ; trois jeunes enfants.
- Etienne Digonnet, né en 1883 à Montbrison habite au n° 24. Il est marié à Mélanie Damon, née en 1887, aussi native de Montbrison. Ils ont une enfant de 2 ans.
- Pierre Béraud, né en 1877, à Périgneux réside au n° 44. Sa femme, Marie Tissot, est née à Feurs en 1884. A leur foyer vit la jeune sœur de Pierre qui travaille à l'usine de tissage Derungs.
- Jean Nicolas, né en 1877 à Sainte-Foy-Saint-Sulpice est au n° 82. Son épouse, Marguerite Laurent, née en 1883, est originaire de Bard. Ils ont un jeune fils.

Relevons que ces cinq professionnels sont tous âgés de moins de 40 ans et, pour 4 d'entre eux, ont de jeunes enfants.

Au foyer de l'unique boucher de la rue, cohabitent plusieurs générations. Les deux fils Chauve, Pierre, né en 1874, et Auguste, né en 1878, tiennent ensemble la boucherie au n° 80. Ils sont tous deux nés à Moingt. Avec eux vivent leurs parents âgés : Pierre, né en 1846 à Chambéon et Marie Crépet, née en 1940 à Chazelles-sur-Lavieu. L'affaire est suffisamment importante pour employer un garçon boucher originaire de Montarcher qui loge aussi sur place.

La rue Saint-Jean a un boucher et deux charcutiers, tous commerçants renommés et employant du personnel. Commençons par le boucher. Au n° 27 règne Benoît Plassard. Il est né à Panissières en 1872 et a épousé une Auvergnate, Marthe Alligier, née en 1875 à La Forie (Puy-de-Dôme). En 1911, ils n'ont pas d'enfants à leur foyer mais logent deux commis, l'un originaire de Lyon, l'autre de Saint-Anthème.

Au n° 5, Jean Boudin, au nom prédestiné, est charcutier. Il est né à Soleymieux en 1873. Il vit avec un frère et deux jeunes sœurs. Il emploie et loge un ouvrier charcutier, Jacques Jay, d'Ecotay, et un apprenti, originaire de Mornand. Le 2^e charcutier de la rue est au n° 29. Il s'agit de Joannès Lager, né à Montbrison en 1883 et marié à Joséphine Pâtissier, née elle aussi à Montbrison, en 1886. En 1911, le couple a trois jeunes enfants. Le charcutier héberge sa mère et loge encore un ouvrier charcutier originaire d'Issoire et une jeune domestique native de Savigneux, en tout 8 personnes.

Le temps de fête pour la corporation est la Semaine sainte, marquée le mercredi et le jeudi par la promenade à travers la ville des bœufs gras fleuris et enrubannés : *de superbes bêtes, holocaustes prochains des fêtes de Pâques* ²². Cette ancienne coutume perdure encore à Montbrison au début du XX^e siècle ²³. Un concours s'instaure dans la corporation pour la présentation des plus belles pièces avec des vitrines abondamment décorées de feuillages et de fleurs. La boucherie Chauve figure au palmarès comme celle de Benoît Plassard ²⁴. Pâques est un jour doublement béni pour la profession ! Dans les familles modestes, pour une fois, de "la viande" paraît à table. Le "cul de veau" remplace le poisson ou l'habituelle cochonnaille ²⁵.

²¹ Claude Chialvo, né à Montbrison le 28 mai 1853, fils de François Nicolas Barthélemy Chialvo, limonadier, place Chenevotterie ; mort à Meyzieux (Isère) le 19 mai 1913.

²² Cf. J. Barou, "A la Belle Epoque, fêtes de Pâques, le triomphe du commerce montbrisonnais !" *La Gazette de la Loire* du 1^{er} juin 2007 et *L'Avenir Montbrisonnais*, du 3 avril 1904.

²³ Elle s'est même prolongée jusqu'au milieu du siècle. En 1962, Marguerite Fournier-Néel évoque encore cette pratique dans la presse locale en 1962.

²⁴ Benoît Plassard, né à Panissières en 1872, est marié à Marthe Alligier, née en 1875 à La Forie (Puy-de-Dôme). En 1911, ils n'ont pas d'enfants à leur foyer mais logent deux commis, l'un de Lyon, l'autre originaire de Saint-Anthème.

²⁵ Cf. J. Barou, "A la Belle Epoque, fêtes de Pâques, le triomphe du commerce montbrisonnais !" dans *La Gazette de la Loire* du 1^{er} juin 2007.

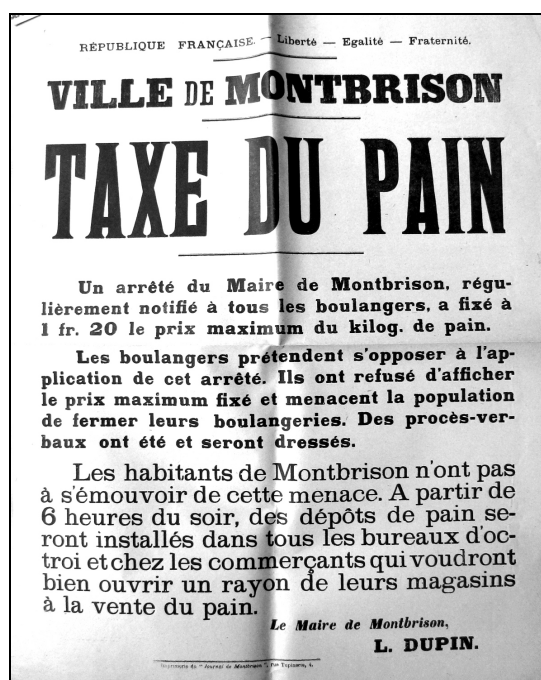
Boulangers et pâtisseries

En 1911, pas moins de 29 boulangers fabriquent et vendent du pain à Montbrison : 4 sont dans la rue Tupinerie et 4 dans la rue Saint-Jean ²⁶. C'est dire l'importance de la profession. Au début du XX^e siècle le pain est encore l'aliment de base de beaucoup de gens ²⁷. Il se vend encore "à la coche" et se paie le plus souvent à la fin du mois. Jean Soleillant rappelle cette vieille pratique :

Ma mère exploitait la boulangerie avec un ouvrier et je me souviens de la vente du pain à la coche. La coche était une planchette de bois partagée en deux parties dans le sens de la longueur découpées de telle sorte qu'elles puissent s'emboîter... Le client en conservait une partie, le boulanger l'autre. Lorsque le client achetait du pain, il apportait sa moitié de planchette. Les deux morceaux s'emboîtaient et, avec une lime, le boulanger faisait une marque, un trait pour un kilo... Tous les mois, les clients réglait le pain. Une fois qu'il était payé, avec la lime, hop ! on effaçait tout ²⁸.



Pain taxé en 1897 (archives de la Diana, Montbrison)



Guerre de 1914-1918 (archives de la Diana, Montbrison)

Vente et prix sont réglementés et surveillés par l'administration (voir l'affiche ci-contre). Mais les confrères de Saint-Honoré, organisés en chambre syndicale, ne sont pas toujours dociles. Pendant la guerre de 1914-1918, période de sévère pénurie alimentaire, le maire de Montbrison a du mal à faire respecter le prix légal du pain. Il fait dresser des procès-verbaux et installer des dépôts de pain dans les bureaux d'octroi aux entrées de la ville (voir l'affiche dessous). Les boulangers qui ont leur fournil dans la rue Tupinerie semblent prospérer : 3 sur 4 emploient du personnel.

- Au n° 25, Antoine Dumazy, né en 1863 à Moingt et son épouse Marie Large née en 1865 à Essertines-en-Châtelneuf, tiennent le fonds avec leur grande fille de 21 ans et un ouvrier boulanger. De plus la famille compte un "pensionnaire", un adolescent scolarisé à Montbrison : Jean Planchet, 13 ans, né à Mornand.

- Au n° 37, Antonin Massacrier, né en 1871 à Saint-Bonnet-le-Courreau, et sa femme Marie Clavelloux, née à Soleymieux en 1878, emploient deux ouvriers boulangers. Le couple a 4 enfants : une fille de 12 ans et trois fils de 11, 9 et 6 ans.

- Au n° 1 de la minuscule place Chenevotterie, Paul Léon Ollier, né à Usson en 1884, et sa femme Rose, née à Firminy en 1879, ont un jeune enfant. Ils sont aidés par un ouvrier boulanger originaire de Champdieu et une jeune domestique, née à Soleymieux.

Quant à la dernière boulangerie, au n° 16, elle fonctionne uniquement avec deux adultes : la mère et le fils. Pierrette Ollagnier, veuve Pérache, née en 1848 à Essertines-en-Châtelneuf, est la boulangère. Son fils, Michel, fabrique le pain. Deux jeunes garçons (de 14 et 13 ans), de Luriecq, sont pensionnaires.

²⁶ Comptage effectué à partir d'une brochure intitulée *Liste des habitants de Montbrison classés par rues*, op. cit.

²⁷ Consommation de pain vers 1900 : en moyenne 900 g par jour et par personne (donnée fournie par la Confédération nationale de la boulangerie-pâtisserie).

²⁸ Cf. Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", *Cahiers de Village de Forez*, n° 2, 2004.

Rue Saint-Jean, il y aussi 4 boulangers.

- Au n° 13, Auguste Pommier, né en 1875 à Saint-André-le-Puy et sa femme Henriette Robert, née en 1879 à Moingt, ont deux jeunes enfants. Ils logent chez eux un ouvrier boulanger de 21 ans, Jean Lafond, originaire de Bard.



Boulangerie Pérache, n° 16 de la rue Tupinerie
aujourd'hui l'enseigne Palace

- Au n° 21, Antoine Taillandier, né en 1862 à Verrières, est marié à Eugénie Vial, née en 1866 à Lézigneux. Ils ont 8 enfants âgés de 21 à 3 ans. C'est d'ailleurs le seul cas de famille nombreuse (plus de 5 enfants) rencontré parmi les 189 ménages recensés. L'aîné des garçons travaille à la boulangerie.

- Au n° 24, presque en face, le boulanger est Henri Devaux, né en 1883 à Marcoux et la boulangère, Marie Roche, née en 1887, également à Marcoux. Ils ont un fils d'un an et loge Julien Galland, un jeune domestique de 14 ans.

- Enfin, au bout de la rue, vers le quai Saint-Jean, au n° 32, exerce Jean Chaperon, né en 1862 à Ecotay-l'Olme. Il est marié à Marie Avignan, née en 1858 à Saint-Didier-sous-Rochefort. Une nièce, Annette Chaperon, d'Ecotay, 14 ans, loge chez eux

Notons que presque tous les boulangers des deux rues, ainsi que leurs conjoints, sont originaires de la campagne.

Quant aux 4 pâtisseries des deux rues - qui sont aussi confiseurs - ils ont une belle renommée. Allons d'abord rue Tupinerie.



Pour les fêtes de Pâques 1904, au n° 52, Cour et son gendre Busch sont cités par la presse locale²⁹ comme ayant déployé tous leurs talents pour réaliser *des trésors de gourmandise*. En 1911, Busch n'est plus présent et Cour est mort. Il reste sa veuve, Françoise Girin, elle aussi pâtissière. Elle est âgée de 66 ans et vit avec une sœur, son fils qui a 21 ans, et deux enfants Busch : Jane, 11 ans et Marius, 3 ans. Les affaires ne sont pas bonnes, et en 1911, la veuve Cour doit cesser ses activités³⁰.

Rue Saint-Jean, un confiseur est le voisin immédiat d'un pâtissier. Au n° 10, André Blanchet, né en 1884, et sa femme Anna Chassain, née en 1885, sont tous deux natifs de la ville. En 1911, ils ont un jeune enfant. Ils emploient et logent trois personnes : un ouvrier confiseur, un apprenti et une domestique de 16 ans. Au n° 12, le pâtissier, Jules Duport est né, lui, en 1862 à Monistrol (Haute-Loire). Il a épousé une Montbrisonnaise, Maria Tête, née en 1862. Le couple a une fille, Anaïs. Un ouvrier pâtissier loge chez eux. Il vient lui aussi de Haute-Loire (Montfaucon).

Le Montbrisonnais (1911)

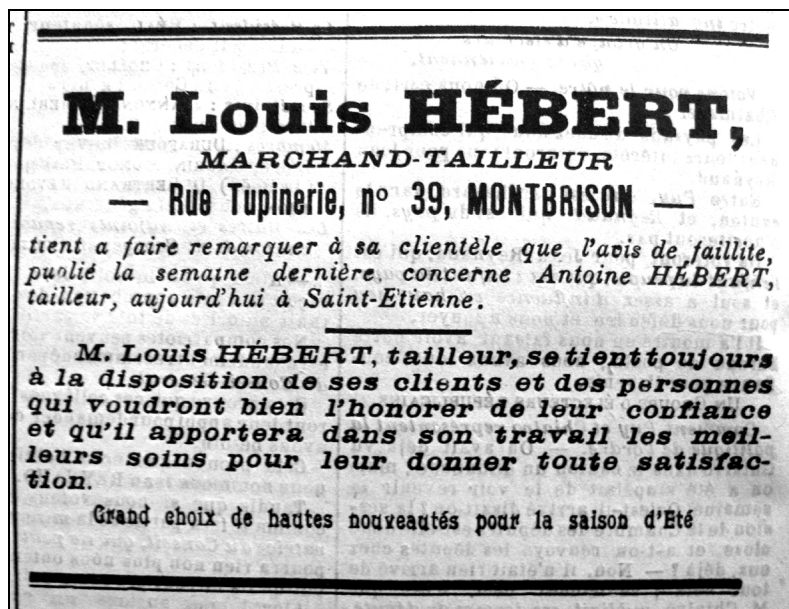
²⁹ *Avenir montbrisonnais* du 3 avril 1904.

³⁰ En 1926, il y a, au n° 52, le confiseur-chocolatier Alphonse Calamani.

Pour recruter un commis ou une servante, constatons l'existence de réseaux : la préférence est souvent donnée aux personnes du pays natal ou à la parenté...

Tailleurs et marchands de confection

Dans le secteur de l'habillement, les tailleurs et marchands-tailleurs ont pignon sur rue. Sur les 14 que compte la ville, ils sont 8 à exercer dans la rue Tupinerie :



Au n° 14, Joannès Grange, né en 1856 à Saint-Thurin travaille en famille avec des neveux.

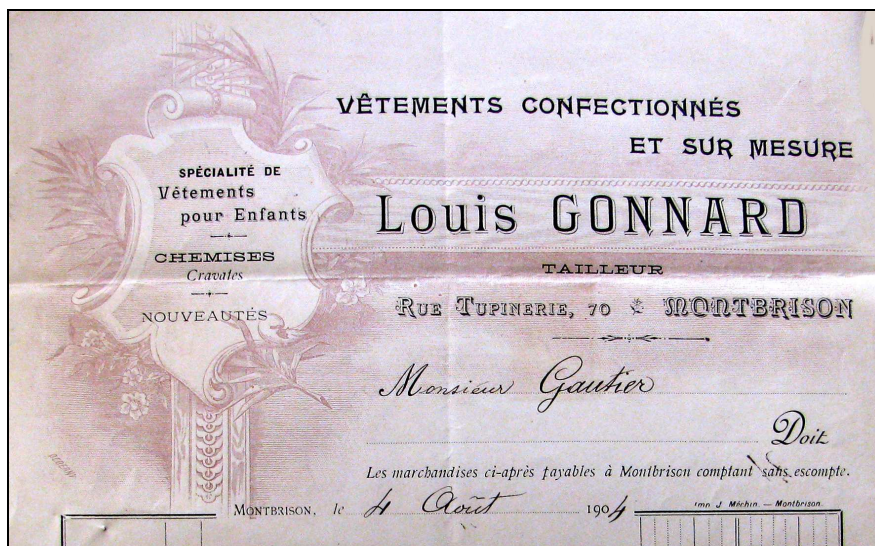
Au n° 17, Barjot, né à Montbrison en 1849, vit seul.

Au n° 39, Louis Constant Hébert, né à Montbrison en 1868, a cinq enfants et travaille avec son fils aîné. En 1911, un homonyme, tailleur dans la même rue, ayant fait faillite, il doit rassurer sa clientèle en passant une annonce dans *le Montbrisonnais* (voir ci-contre).

Le Montbrisonnais (février 1911)

Au n° 60, Louis Gonnard, né en 1861 à Montbrison, s'intitule "tailleur confectionneur". Il est spécialiste des vêtements pour enfants et son assortiment de chemises et de cravates est renommé.

Outre l'atelier de couture, les tailleurs tiennent aussi souvent un magasin de tissu et de confection. On s'habille encore sur mesure mais le prêt-à-porter se développe de plus en plus. Les magasins de confection annoncent une tendance nouvelle.



En-tête d'une facture de Louis Gonnard
(archives de la Diana)

Encore quelques décennies et les tailleurs disparaîtront de la rue. Mais, avant 1914, leur concurrent le plus important est Félix Durand installé dans des lieux proches, à deux endroits : au 10, place Grenette et au 4, rue Victor-de-Laprade. Sa maison, la plus ancienne de la ville dans sa spécialité, offre un choix remarquable. Il a plusieurs employés.

LIVRÉES, FOURRURES et CONFECTIONS MODERNES



M. Félix Durand
 MARCHAND-TAILLEUR
 10, Rue Grechette
 et Rue Victor-de-Laprade, 4
 *** MONTBRISON ***

a l'honneur de prévenir sa clientèle que les nouveaux Modèles et Tissus Anglais et Français pour Automne-Hiver sont rentrés.

GRAND CHOIX DE FOURRURES
 pour Messieurs, Dames et Enfants

Vêtements de Sport, de Voyage, etc.

Exécution Rapide

— PRIX MODÉRÉS —

Publicité dans *Le Montbrisonnais* (1911)

AUX NOUVELLES

MODES

Eugène BARRET
 Rue Tupinerie, 36,
 MONTBRISON

Confection pour Dames et Enfants

SAISON

Printemps-Eté 1909

Grand assortiment de vêtements de demi-saison et été en soierie, dentelle, tulle, mousseline, toile, tennis, etc.,

Grand choix de Jupons

DEUIL

Corsages depuis . 2 fr. 25
 Jupes drap — . 10 fr.
 Pare-poussière — . 15 fr.
 Costumes tailleur drap, 29 fr.
 et au-dessus.

Les retouches sont faites gracieusement dans les 24 h.

Publicité dans *Le Montbrisonnais* (1909)

La distinction entre tailleurs et marchands de confection est d'ailleurs floue. Au n° 55, Léon Maréchet, né en 1880 à Moingt, s'intitule "marchand en confection pour dames" mais sa maison fait aussi du sur mesure puisqu'il emploie trois ouvrières : une lingère et deux jeunes cousettes, toutes trois originaires de Saint-Etienne.

Au n° 36, Eugène Barret, né à Firminy en 1881 et sa femme Marie Jeanne Decourt, originaire de Boën, tiennent un commerce de confection pour dames et enfants. Ils ont un jeune enfant et emploient une jeune domestique. Leur "réclame" dans les journaux locaux rappelle que leur établissement fournit des vêtements appropriés pour un deuil.

Dans la même maison vit – disons plutôt vivote – Marie Lambert, veuve Peyer. Elle a 40 ans et deux fils de 10 et 12 ans. Elle effectue de la broderie, à la commande, pour divers particuliers. Pour les petits métiers liés à l'habillement notons encore quelques femmes, le plus souvent veuves, qui travaillent ainsi à domicile : couturières, lingères...

Relevons le cas d'une "denteuse", Mariette Chataing, née en 1874 à Saint-Jean-Soleymieux qui gagne sa vie grâce à son carreau mais aussi en tenant en pension trois enfants d'une même famille de Châtelneuf qui sont à l'école en ville : Jean, Joséphine et Joseph Breuil âgés de 13, 11 et 10 ans.

Rue Saint-Jean, Annette Roux, couturière, habite au n° 32. Elle est née en 1853 à Mornand. Elle vit avec une jeune fille de 15 ans, du même village, qu'elle emploie comme trottin ou petite main.

Des marchands de tissu, 1 marchand de laine et 1 marchande de lingerie complètent l'offre des tailleurs et marchands de confection.

Merciers et teinturiers

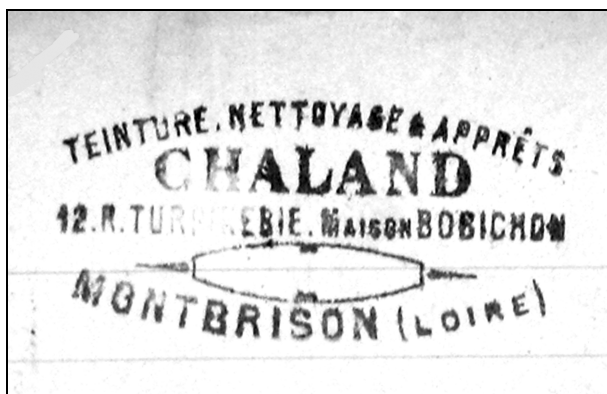
Pour les petites fournitures, il y a 4 merceries sur les 7 que compte la ville. L'une d'elle paraît plus importante que les autres. Au n° 34 de la rue Tupinerie, Marguerite Pansier, veuve Vaudable, née à Saint-Bonnet-le-Château en 1866, vit avec son fils, sa vieille mère et une domestique. Au n° 26 de la rue Saint-Jean, la mercière est une vieille femme, Marie Thizy, veuve Dussurget, née en 1836 à Saint-Foy-l'Argentière. En 1911,

elle est aidée de sa fille qui a 44 ans et d'une nièce originaire de Lyon. Les trois femmes vivent au même foyer.

Il y a aussi 2 teinturiers sur les 3 de la ville. La profession est importante. Les vêtements font un plus long usage qu'aujourd'hui et, souvent, sont teints pour leur donner une nouvelle jeunesse ou suivre les coutumes du deuil dont il était impossible de se dispenser comme le rappelle Jean Soleillant dans ses souvenirs :

A cette époque [début du XX^e siècle] le deuil était porté pendant de longs mois. Je me souviens des dames portant la voilette noire. Lorsqu'il y avait un décès aussitôt il fallait teindre ou faire teindre tous les vêtements, et même les chaussures... Un deuil revenait cher. Il fallait changer toute sa garde-robe ³¹.

Il y a, au n° 14, la teinturerie de Benoît Chaland où vivent 6 personnes : le patron, son père, sa mère, sa femme et ses deux enfants.



En-tête assez fruste du teinturier Chaland avec une faute d'orthographe : 12, rue Turpinerie (le recensement de 1911 le place au 14, rue Tupinerie)

Surtout, au n° 32, s'est installé le jeune Jean Marie Hervier, né en 1883 à Montbrison. Son épouse est originaire de Saint-Paul-en-Jarez. En 1911, ils ont deux enfants et une domestique est à leur service. Leur établissement va prospérer, gagner une belle réputation. Un siècle après, l'enseigne Hervier est encore bien visible aujourd'hui, dans la rue Tupinerie.



L'enseigne Hervier au 32, rue Tupinerie (2012)

³¹ Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", Cahiers de Village de Forez, n° 2, 2004.

Chapeliers

Le chapelier est un commerçant important car, à la Belle Epoque, tous les hommes portent un couvre-chef. Jean Soleillant rappelle que dans les années 1932-1933, il avait été dans les premiers, à Montbrison, à sortir tête nue :

Les hommes portaient le chapeau, à partir de 18-20 ans, la casquette ou le béret basque. Le chapeau était bien porté. La casquette convenait plutôt pour l'ouvrier et le béret c'était pour les plus jeunes. Le canotier était une coiffure très légère, très confortable... Les hommes portant panama étaient rares. Il était réservé à l'élite...³²

Il y a un seul chapelier rue Tupinerie : Marie Augustin Migeat, né en 1881 à Varennes-l'Arcance, en Saône-et-Loire. Il a épousé une Montbrisonnaise, Marie Robert et après quelques années passées à Rive-de-Gier s'est installé dans la sous-préfecture, avec sa femme, son jeune fils et sa belle-mère³³. Sa boutique, au n° 48, avait remplacé celle de Lafond, un marchand de fromages.

En revanche la rue Saint-Jean en regroupe trois. Au n° 1, actuel immeuble Saint-Maurice, se trouve Henri Pierre Perrin, né en 1882 à Saint-Bonnet-le-Courreau. Il a épousé en 1910, Félicité Chaut, née en 1890 à Lézigneux. En 1911, il n'y a pas d'enfants à leur domicile. Le couple reprend un fonds de chapellerie qui existait depuis le début du XVIII^e siècle. Il était alors tenu par la famille Thévenon puis était passé, par un gendre, aux Baleydié. Henri Perrin s'implique beaucoup dans la vie locale. Il est conseiller municipal dans la municipalité de Louis Dupin, secrétaire de l'Union des commerçants, administrateur de la caisse d'épargne... La chapellerie Perrin a tiré définitivement son rideau en 1964, après 54 ans d'activité pour le chapelier³⁴.

Au n° 11, le chapelier est Jean Moulin, né en 1887, à Prétieux qui a épousé une Montbrisonnaise, Marie Taillandier, née en 1881. Ils ont un enfant de 7 ans. De l'autre côté de la rue, presque en face, au n° 12, une chapellerie est tenue par le frère et la sœur, originaires de Néronde : Jean Millet, né en 1834 et Françoise Millet, née en 1833.

Galochiers, cordonniers, chausseurs, bottiers...

Quel terme employer précisément pour les artisans et commerçants du secteur de la chaussure ? Le galochier – mot qui n'est plus guère utilisé – fabrique évidemment des galoches mêlant le cuir et le bois mais vend aussi des sabots et des chaussures en cuir. Le cordonnier confectionne, répare et vend. S'il tend vers l'article de luxe, il devient bottier... Tous sont dans le même domaine.

Si l'on s'en tient au recensement de 1911, la rue Tupinerie compte 4 cordonniers, 1 chausseur et 2 galochiers et la rue Saint-Jean 1 chausseur, 1 cordonnier et 1 galochier. A la même époque Montbrison a, en tout, 22 commerçants dans cette branche d'activité ! On voit toute l'importance de la corporation. Il faut chausser non seulement les Montbrisonnais mais aussi les habitants d'un large secteur de la plaine et des monts du Forez.

Voici d'abord les 4 cordonniers de la Tupinerie :

- Au n° 33, François Gaingard, né en 1843 à Monbrison, vit seul. Il continue, à 68 ans, d'exercer son métier.
- Au n° 45, Mathieu Néel, né à Lérigneux en 1873, est marié et a trois enfants. L'échoppe est active puisqu'il emploie et loge un ouvrier : Jean Charles Arnaud, natif de Châtelneuf.
- De l'autre côté de la rue, au n° 12, Jean Marie Pierre Séon, né à Saint-Laurent-d'Aguy (Rhône) et sa femme Marie Clémentine Thollot, née à Bessenay (Rhône) sont installés depuis une quinzaine d'années. Avec eux habitent leur fils, Gabriel André, 20 ans, qui est instituteur privé et leur fille, Marie Fernande Péroline, âgée de 14 ans.

³² Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs"...

³³ Mariette Robert, née à Lérigneux en 1853.

³⁴ Cf. Marguerite Fournier-Néel, "La plus ancienne chapellerie de Montbrison disparaît", *La Dépêche* du 10 septembre 1964.

- Enfin, Pierre Marnat, né en 1852 à Saint-Georges-Haute-Ville, est au n° 42. Son épouse Catherine, née à Champdieu en 1852, s'occupe de ses deux enfants de 7 et 3 ans et d'un nourrisson.

Le seul magasin de chaussures est tenu par Marie Reboux, veuve Perruchot, née à Sail-sous-Couzan en 1851, qui vit seule.

Les 2 galochiers sont originaires de la campagne. Gilles Arthaud, né à Champdieu en 1867 et sa femme Eugénie Jay, née aussi en 1867 dans le même village vivent seuls au n° 71. Enfin, au n° 1 de la rue Paradis se trouvent Georges Joannès Faure, né en 1885 à Saint-Bonnet-le-Courreau et sa femme Joséphine Etienne Jay, née à Bard en 1880. Ils ont 2 enfants de 7 et 2 ans.

Passons maintenant dans la rue Saint-Jean :

L'enseigne "Chaussures Meynard" n'a pas encore fait son apparition dans la rue Tupinerie où elle figure encore aujourd'hui (2012), au n° 64. En 1911, elle se trouve au n° 31 de la rue Saint-Jean où Jean Marie Meynard, né à Bard en 1879 et son épouse Claudine Brot, née en 1888 à Savigneux, tiennent leur commerce de chaussures.



Chaussures Meynard en 2012



(1911)



(1926)

"Réclames" dans *Le Montbrisonnais*

Le cordonnier Pierre Descombe est établi au n° 9. Il est né en 1867 à Saint-Just-en-Bas et a épousé Marie Lestrat, née en 1867 à Saint-Sixte. En 1911, le couple a trois filles de 16, 12 et 9 ans. Pierre Descombe loge aussi sa belle-mère âgée de 75 ans, originaire de Charavines (Isère) et un jeune ouvrier cordonnier qu'il emploie : Mathieu Ravel, né en 1889 à Verrières.



En face du cordonnier, au n° 8, de la rue Saint-Jean, se trouve un autre galochier. Il s'agit d'Etienne Roche, né en 1860 à Cordelle dans le Roannais. Il vit avec son épouse et 4 fils dont deux qui travaillent. L'aîné est cordonnier, le cadet coiffeur.

Avant Montbrison il a vécu successivement à Sainte-Colombe, Bussières et Saint-Germain-Laval. En 1911, ce "fabricant de galoches" déplace son magasin, particulièrement bien achalandé, de quelques numéros vers le haut de la rue Saint-Jean (voir la publicité (ci-contre).

Le Montbrisonnais (1911)

Coiffeurs

Avant la Grande Guerre, il y a 9 coiffeurs à Montbrison. C'est beaucoup moins qu'en 2012 où une trentaine de salons sont en service. En 1911, 3 exercent rue Tupinerie et 1 rue Saint-Jean. Leurs salons ont une bonne clientèle puisque, tous emploient du personnel.

Jean Soleillant, une nouvelle fois, nous confie ses souvenirs : *Chose curieuse et oubliée : les coiffeurs travaillaient le dimanche matin. C'était surtout pour tailler les barbes. L'habitude a existé longtemps... Ils utilisaient le rasoir-couteau, le coupe-choux. Beaucoup d'hommes se faisaient raser une fois par semaine seulement...*³⁵.

Ce sont pour la rue Tupinerie :

- Au n° 18, Gilbert Planchet, né en 1860 à Saint-Galmier, vit avec sa femme, Marie Gougaut, né en 1863 à Saint-Rirand, deux nièces et un jeune ouvrier coiffeur natif de Saint-Haon-le-Vieux.
- Au n° 41, se trouve François Fouilleron, originaire de Lyon. Il loge chez lui un ouvrier et un apprenti.
- Enfin au n° 70, Lucien Besseyre, né à Montbrison en 1887, s'intitule "coiffeur-posticheur" reprenant en cela un métier important et développé à Montbrison, sous l'Ancien Régime. On ne parlait pas alors de coiffeurs mais de perruquiers, barbiers, parfois avec d'autres spécialisations telles baigneurs et étuvistes³⁶.

Dans deux cas sur trois, on observe une belle permanence des lieux. Au n° 18-20 et au n° 41, il y a encore aujourd'hui, un siècle plus tard, des salons de coiffure.



Jean Mercier

Le coiffeur de la rue Saint-Jean a connu une certaine célébrité dans le Montbrisonnais à cause de sa participation à la vie culturelle locale. Il s'agit de Jean Marie Mercier, né à Montverdun en 1877. En avril 1900, garçon coiffeur à Saint-Chamond, il se signale en relevant un curieux défi. Le patron d'un cirque, M. Alexandre, était venu dans le salon. Goguenard, il avait dit : "Je suis bien obligé de venir car vous ne pourriez me suivre où je vais aller". La cage aux lions ! Et Jean avait répondu : "Chiche !" Il avait fait la barbe du dompteur à la barbe du lion, sur la piste du cirque. Un certain courage et la gloire définitive³⁷ ! A Montbrison, Jean Mercier pratiqua ensuite tranquillement l'art capillaire au n° 30 de la rue Saint-Jean tout en jouant, comme acteur comique, dans la troupe locale de théâtre³⁸. En 1911, deux jeunes garçons coiffeurs travaillent chez lui : Joannès Vinois, né à Moingt en 1893 et Jean Vignand, né à Montverdun en 1893.

³⁵ Cf. Jean Soleillant, "Montbrison autrefois, souvenirs", *op. cit.*

³⁶ Cf. Geneviève Adilon, Joseph Barou, Marie Grange, Jean Guillot, "Apprentis en Forez sous l'Ancien Régime", *Cahiers de Village de Forez*, n° 93, 2011.

³⁷ Cf. Joseph Barou, "Hier, aujourd'hui, toujours : la magie du cirque !", *Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes*, Cahiers de Village de Forez, n° 40-58, 2009.

³⁸ Cf. l'article de Marguerite Fournier, *Au début du siècle, la Gerbe artistique recueillait les applaudissements du public local*, presse locale.

Buralistes et marchand de journaux

Sur les 7 buralistes qui sont alors installés dans la ville, un est rue Tupinerie, un autre rue Saint-Jean. Au n° 58 de la rue Tupinerie, le débitant est Claude François Bouchardon, né à Saint-Etienne en 1852, marié à Elisabeth Gardant, née à Saint-Jean-Bonnefond en 1859. Curieusement, il y a encore, aujourd'hui (2012), un buraliste à cet emplacement. Au n° 21 de la rue Saint-Jean, Fanny Mongin, veuve Cleyet, née à Mâcon en 1853, tient son débit de tabac avec l'aide de Jeanne Tachaire, une jeune domestique (16 ans) native de Savigneux.

Roger Léon Teissaire, né en 1882 à Orange (Vaucluse), est dépositaire de journaux. Il tient son commerce avec sa femme et sa belle-sœur, toutes deux originaires de la Drôme. Une ancienne carte postale, bien connue des Montbrisonnais, représente sa boutique au n° 72 de la rue Tupinerie.

La devanture fait une belle place à la "réclame" des journaux nationaux "*Le Petit Journal*, le plus répandu du monde entier" et *Le Matin* ainsi qu'aux titres régionaux, *La Dépêche de Lyon*, "*Le Mémorial de la Loire*, le mieux informé de la région", "*La Loire Républicaine*, le mieux renseigné du département".

Pour informer la population, au début du siècle, Montbrison a trois feuilles locales : *Le Journal de Montbrison*, *Le Montbrisonnais* et *l'Avenir Montbrisonnais*. L'hebdomadaire *La Liberté*, encore publié en 2012 à Montbrison, est l'héritier du *Journal de Montbrison*

Quincailliers

Deux quincailliers habitent la rue Tupinerie. Il y a, au n° 23, Claudius Fraisse, né en 1883 au Puy (Haute-Loire) époux d'une Montbrisonnaise, Marie Fraisse, née en 1883. Au n° 65, Claude Maurice Poyet, né à Montbrison en 1881, est marié avec Marie Vollet-Bert, née en 1889 à Artemare (Ain). Ce dernier couple a un jeune enfant, et deux jeunes personnes, sans doute de la même famille Poyet, sont à son service : Jean Poyet, né à Essertines-en-Châtelneuf, 16 ans et Claudia Poyet, née dans la même commune, 13 ans.

Horlogers-bijoutiers

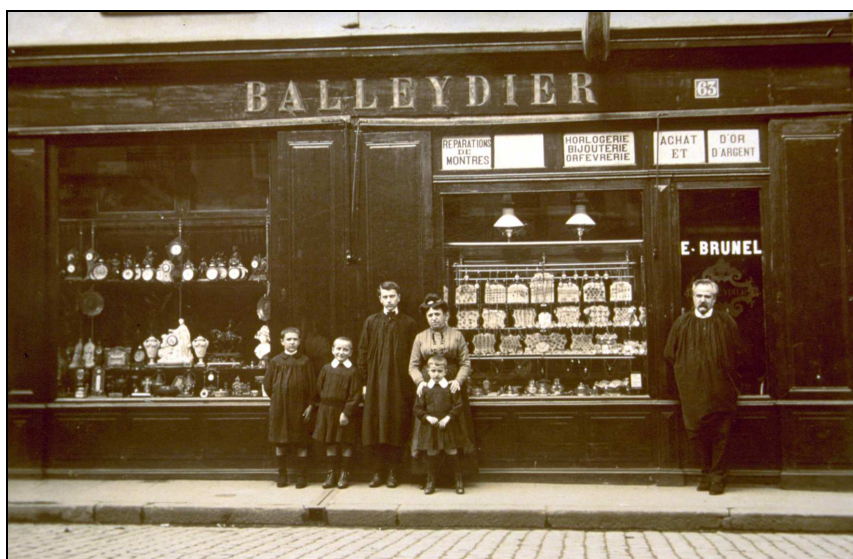
En 1911, il y a 4 horlogers-bijoutiers dans la rue Tupinerie :

Au n° 63, Etienne Brunel, né en 1870 à Montbrison, vit avec son épouse Francine Bouchet, née en 1869 à Montbrison. Ils ont trois enfants de 8, 6 et 4 ans. Un ouvrier horloger, d'origine italienne, vit chez eux : Henri Constantin(i), né en 1891 à Pinerello ; c'est d'ailleurs le seul ressortissant étranger de la rue.

En 1926, la boutique est tenue par Francine Bouchet, veuve Brunel qui se déclare bijoutière.



Montbrison, dépôt central des journaux

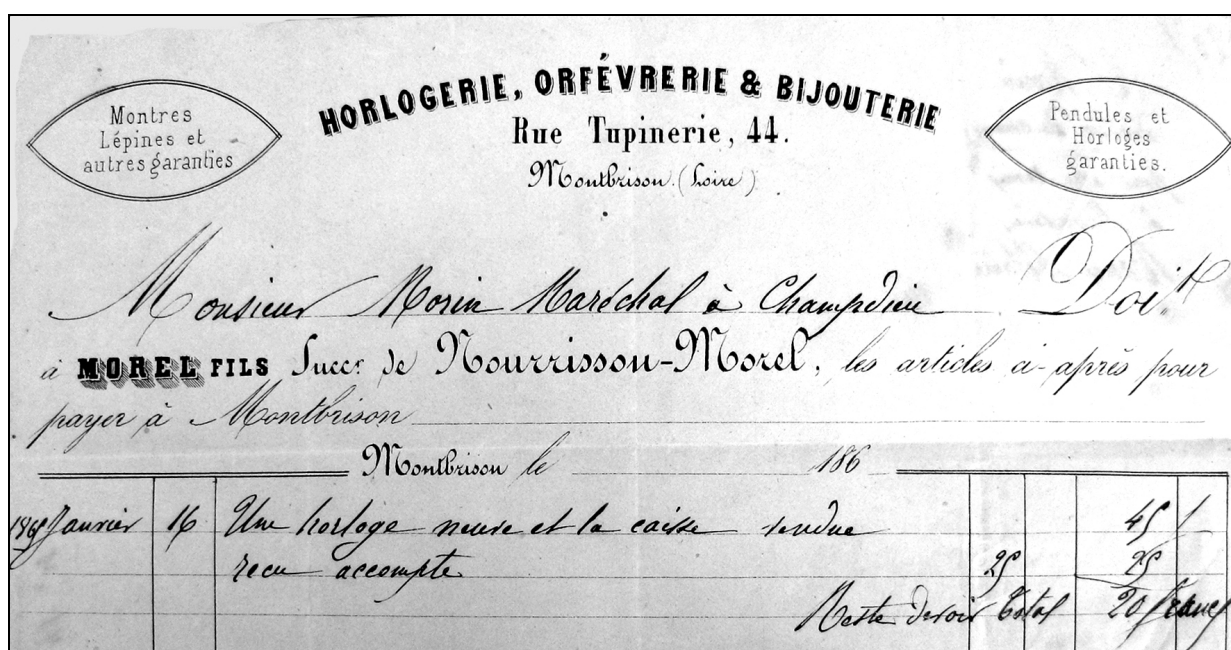


Horlogerie-bijouterie Brunel, ancienne maison Balleydier

Au n° 20, les habitants sont tous originaires des monts du Forez. L'horloger, Joseph Favard, est né en 1875 à Jeansagnère. Son épouse, Eugénie Reynaud, à Chalmazel, en 1872. Ils ont quatre enfants de 13, 11, 9 et 7 ans et ils emploient et logent un jeune ouvrier horloger : Frédéric Baroupiro, né à Chalmazel en 1892. Comme dans de nombreux autres cas comptent beaucoup, pour l'emploi, les relations du village natal. En 1926, 15 ans plus tard, ce commerce n'existe plus.

Au n° 42, vit un bijoutier, Joseph Dubouis, né en 1873 à Chauffailles (Saône-et-Loire). Son épouse, Marthe Noally, est née en 1879 à Essertines-en-Donzy. Au recensement de 1926, ils ne sont plus là. La boutique est tenue par Jean-Baptiste Besseyrias, horloger.

Le 4^e, l'horloger-bijoutier Joannès Morel, né en 1864 à Montbrison, a son magasin dans un superbe emplacement commercial au coin de la rue Tupinerie et de la rue du Marché. Bien qu'il porte le n° 2 de la rue du Marché, nous ne pouvons l'ignorer parmi les commerces de la Tupinerie à cause de son ancienneté et de sa grande renommée. Déjà en 1873, un horloger Morel avait été chargé du remontage et de l'entretien des quatre horloges publiques de la ville ³⁹.



En-tête d'une facture de la maison Morel fils, de 1869 (archives de la Diana)

Marguerite Fournier se souvient qu'en 1909 la devanture de Joannès Morel fut la première à être éclairée à l'électricité :

M. Morel avait installé dans le sous-sol de son magasin une dynamo fournissant l'éclairage de sa vitrine. Le soir du 8 décembre, il participait à sa manière aux illuminations de l'Immaculée Conception. Les gens se pressaient en foule devant son magasin. D'abord tout était plongé dans la nuit ; on entendait sous le trottoir, la machine faire "toc-toc" puis on distinguait une petite clarté dans la vitrine. Le public retenait son haleine... La petite clarté augmentait d'intensité et devenait une guirlande de feu dans laquelle scintillaient les montres et les bijoux... Puis tout à coup, "crac"... plus rien... la nuit était revenue... ⁴⁰.

³⁹ Joseph Barou, "L'heure c'est l'heure : les horloges publiques de Montbrison", *Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes*, Cahiers de Village de Forez, n° 40-58, 2009.

⁴⁰ Marguerite Fournier, "Montbrison au début du siècle, souvenirs d'enfance", *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984.

HORLOGERIE BIJOUTERIE

ORFÈVRE
OPTIQUE JOAILLERIE
LUNETTERIE
MAISON DE CONFIANCE
BUREAU DE L'ÉCOLE
Montbrison (Loire)

DE LA CHAMBRE SYNDICALE d'HORLOGERIE

COURS MÉDAILLE D'OR

PRIX

PARIS 1894

la plus belle horlogerie de France

rehabilitation

Morel

Angle des rues Tupinerie & du Marché

MONTBRISON (Loire)

2 MÉDAILLES D'ARGENT



(Fonds Fayard, archives municipales de Montbrison)

Coutelier

Autre enseigne réputée à Montbrison, au n° 43, celle du coutelier-armurier Cros. Son commerce couvre un vaste domaine, non seulement tous les outils tranchants mais encore les armes de chasse, les articles de pêche, les machines à coudre et même des produits chimiques pour l'agriculture. Joseph Cros est né à Montbrison en 1876 et a épousé une Thiernoise, de là, sans doute sa spécialisation comme coutelier. Le couple a trois enfants et loge aussi un ouvrier coutelier natif de Thiers. En 1926, Maria Cros, devenue veuve, tient encore la boutique.

Publicité dans *Le Montbrisonnais* (1909)

Agriculteurs, Jardiniers,
VIGNERONS
garantissez vos récoltes
par l'emploi de la « LIMA-
GILINE ». (Prix 0 fr. 40 le
kilog). En vente chez
J. CROS
Coutelier Armurier
43, rue Tupinerie, Montbrison (Loire)
Aiguillage et Réparations tous les jours.
Armes, Chasse, Pêche, Artifices,
Coutellerie, Machines « NEVA ».

Bazar

Le seul magasin de ce type est celui qui est tenu au n° 64 par Jean Dupayrat, né en 1859 à Boisset-lès-Montrond et marié à Françoise Rochette, née elle aussi en 1859, à Chalain-le-Comtal. En 1911, se trouvent à leur foyer leur fils Paul, né en 1886, et son épouse Joséphine Barjon. Deux jeunes enfants et Célestine Gay, une jeune servante de Saint-Jean-Soleymieux, habitent encore au n° 64. En 1926, le bazar est de l'autre côté de la rue, au n° 59, à l'emplacement où se trouve aujourd'hui une banque. Il est toujours tenu par Jean Dupayrat qui se déclare "négociant". Le bazar - *Les Galeries modernes* où l'on trouve à peu près tout - prend pour longtemps une place importante dans le commerce montbrisonnais. Avant de disparaître au début des années 1970, le bazar était dirigé par André Mascle qui fut maire de Montbrison ⁴¹.

Marchande de parapluies

Jeanne Durantin, veuve Thévenon, née en 1856 à Marcilly-le-Pavé (aujourd'hui le-Châtel) se dit "marchande de parapluies" au n° 54 de la rue Tupinerie. En fait, si les parapluies sont sa spécialité elle vend aussi des vêtements et des chapeaux. Elle est aidée par sa nièce, Justine Plasse, qui a 13 ans. Au cours de l'année 1911 elle met en vente son fonds de commerce pour cause de santé.

Le Montbrisonnais (1911)

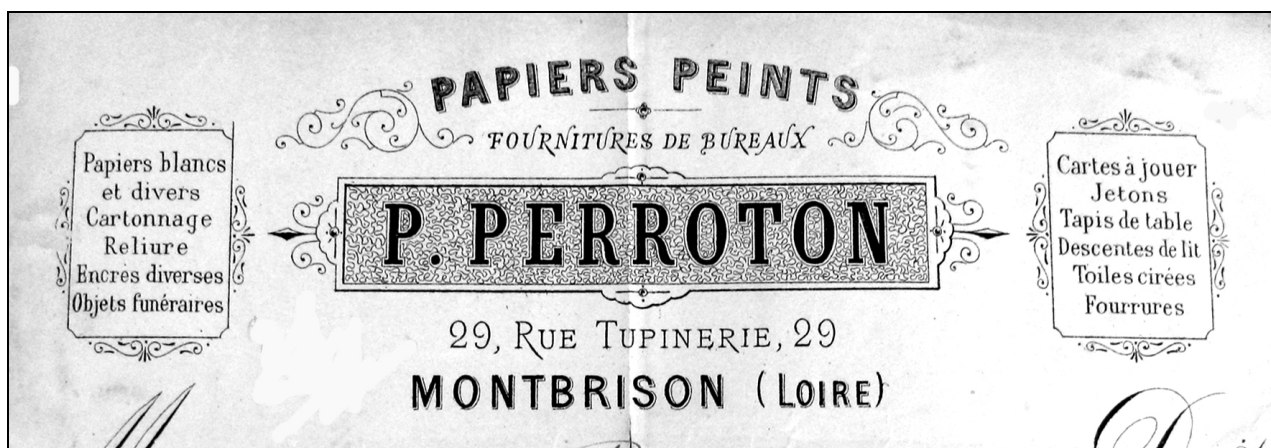
A VENDRE
pour cause de santé
UN
FONDS DE COMMERCE
de MARCHAND de PARAPLUIES
CONFECTIONS & CHAPELLERIE
Sis à MONTBRISON,
rue Tupinerie, n° 54
Pour tous renseignements et
pour traiter, s'adresser à Mme
veuve THEVENON.

Tapissier

Au n° 22, Jules Blandin exerce le métier de tapissier. Il est né à Mâcon en 1864 et son épouse, Thérèse Murgue, en 1877 à Mutzig (Bas-Rhin). Ils ont quatre enfants. La fille aînée, 19 ans, est typographe à l'imprimerie Méchin et le fils cadet, 17 ans, apprenti mécanicien au garage Dupuy. En 1926, Le tapissier est toujours là. Aujourd'hui (2012) c'est une boulangerie.

⁴¹ André Mascle, 1912-2001, né à Ardes-sur-Couze (Puy-de-Dôme), ingénieur des Arts et Métiers, avait épousé en 1939 Marguerite Dupayrat. Il fut maire de Montbrison de 1953 à 1962 et de 1965 à 1971.

Marchand de papiers peints, relieurs



En-tête d'une facture datée de 1888 de la maison Perroton

Pierre Marie Joseph Perroton, né en 1851 à Montbrison, est marchand de papiers peints. En 1911, il est au n° 26 mais son commerce existe depuis de longues années à Montbrison et, d'après du papier à en-tête daté de 1888, il était primitivement installé de l'autre côté de la rue, au n° 29. Sa boutique fournit des articles très divers : papeterie, cartes à jouer, tapis et même fourrures... Il a épousé une Montbrisonnaise, Victoire Marie Sijallon, née en 1860. Pierre Perroton est aussi relieur. Il y a un autre relieur, Damien Perroton qui habite au n° 50 de la même rue. Il s'agit peut-être d'un de ses parents.



Braderie dans la rue Tupinerie (1933)

On remarque l'enseigne *Perroton relieur, cartonnage, encadrements*

Tonnelier

Louis Florent est tonnelier au n° 4 de la rue Saint-Jean. Il est né à Montbrison en 1870 et a épousé Joséphine Girerd, née en 1874 à Lyon. En 1911, le couple a une fille de 10 ans. La rue assez étroite et des locaux restreints ne semblent pas très commodes pour un artisan qui désigne son atelier comme une *fabrique de cuves et de foudres* et qui vend et répare des *futailles en tous genres*. En fait, l'artisan est surtout *tonnelier à façon* et une grande partie de son travail se déroule ailleurs, chez les clients. En 1912, il effectue une série de réparations dans les caves et celliers du Pizay, à Champdieu, une propriété qui appartient alors à M. Durand, ancien juge au tribunal de Montbrison (voir facture ci-dessous tirée des archives de la Diana).

FUTAILLES EN TOUS GENRES

❖ **FABRIQUE DE CUVES ET DE FONDRES** ❖

Louis Florent

RUE SAINT-JEAN, 4, MONTBRISON (LOIRE)

Monsieur Durand *Doit*

Les articles ci-après payables à Montbrison
Montbrison, le *Novembre* 1912

		PRIX	MONTANT
<i>8 Mars</i>	<i>1 fut. 50 lit. appareillé au bisulfite</i>		
	<i>change lit 3/4 de fond, retaille le fond</i>	<i>le tout</i>	<i>2,50</i>
	<i>Une piece appareillée 1/2 fois au</i>		
	<i>bisulfite de soufre</i>		<i>2,50</i>
<i>7 Mars</i>	<i>être allé au Pizay pour réparation</i>		
	<i>de cuve</i>		
	<i>Une grande cuve de 80 hectos l'ancien</i>		
	<i>déburrer pour avoir un fond du fond</i>		
	<i>déburrer la cuve en entier</i>		
	<i>Raccourcir trois les cercles soit 6 cercles</i>		
	<i>faire une plus petite avec</i>		
	<i>raccourcir le cercle du bas</i>		
	<i>Pour un cercle par cuve</i>		
	<i>travaux cercles ronds le tout</i>		<i>25,00</i>
	<i>être allé avant le travail ronds les cercles</i>		
	<i>Une feuillette appareillée au bisulfite</i>		<i>2,00</i>
	<i>Une piece fait le fond neuf chez ab</i>	<i>2,50</i>	<i>2,50</i>
	<i>6 cercles par raccourcir</i>	<i>0,15</i>	<i>0,90</i>
	<i>Une feuillette changer 5 feuilles</i>	<i>1,00</i>	<i>5,00</i>
			<i>10,90</i>

99
27 Juin

Imprimeur

Au n° 4 de la rue Tupinerie, aucun habitant n'a été recensé. Pourtant on ne peut passer sous silence l'immeuble. Il s'agit d'un long bâtiment bien construit en moellons et pierres de taille, percé de baies bien régulières, où était installé le *Moulin des Chaînes*⁴² fondé en 1852 par les sieurs Georges et Chambon. En septembre 1889, le *Moulin des Chaînes* est vendu. Les locaux sont vastes, 1 700 m² en comptant le sous-sol, le rez-de-chaussée et trois étages. L'emplacement proche de la grenette paraît favorable et l'équipement est moderne pour l'époque pourtant l'immeuble change de destination. Il devient l'imprimerie du *Journal de Montbrison* dirigée par Eleuthère Brassart⁴³ de 1890 à 1920. Mais le maître imprimeur n'habite pas sur place.



N° 4 de la rue Tupinerie (2012)

Le journal de Montbrison (2 septembre 1889)

A VENDRE OU A LOUER
LE
MOULIN
à Cylindres,
« **DES CHAINES** »
sis rue Tupinerie, 4, à Montbrison
Maison fondée en 1852
par GEORGES et CHAMBON.

BEAU BATIMENT
moellons et pierres de taille

17 mètres en façade rue Tupinerie, sous-sol, rez-de-chaussée, 1^{er}, 2^e et 3^e étages, — Total de la superficie 1.700 mètres carrés.

Installation cylindres brevetés, S. G. D. G., et outillage moderne complet, neuf, de septembre 1894. — Broyage Daritel, garanti 50 quintaux en 24 heures. — 1 convertisseur Kolb, de 0.50 centimètres. — 1 paire de meules anglaises 1 mètre 45, et tous accessoires, blutoir, casseur, rateau, monte-charge, etc. — Nettoyage à grains complet, mouilleur et 2 magnétiques. — Chute 3 mètres, roue en fer, neuve, eau dessus. — Jouissance constante des eaux, barrage, bief, etc. — Production annuelle 8.000 balles, en tenant compte de 3 mois de basses eaux, dont 1 d'hiver, 2 d'été.

Vente gros et détail, — Centre de production. — Près la halle aux grains.

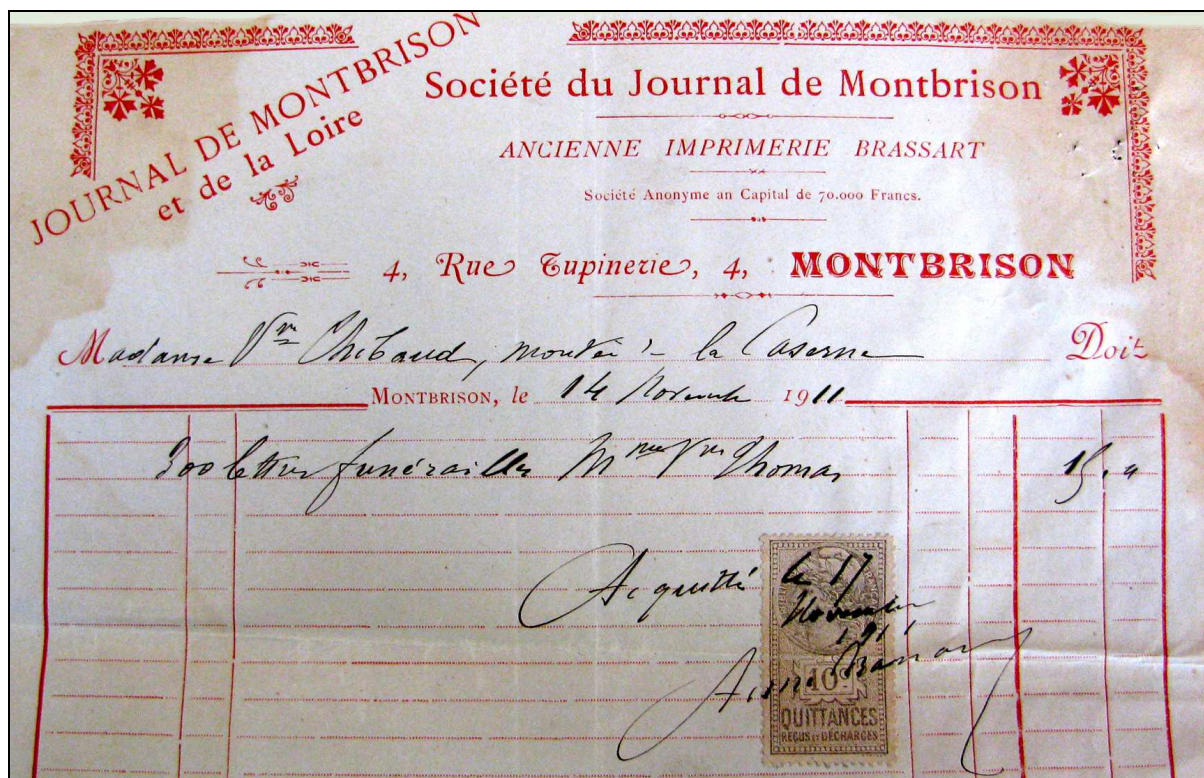
Emplacement au sous-sol pour locomobile ou moteur à gaz. — Gaz industriel à prix réduit. — Peut convenir pour tout autre genre d'industrie. — Feuilles d'impôt et polices d'assurances à disposition.

S'adresser pour visiter et traiter, à Monsieur CHAMBON, Meunier exploitant, ou à M^e RONY, notaire à Montbrison.

Toutes facilités de paiement.

⁴² Cette appellation vient du fait qu'autrefois, à son entrée dans la ville, le Vizézy était barré, au niveau du rempart, par des chaînes.

⁴³ Eleuthère Brassart (1850-1920), né à Lyon, s'installe en 1889 à Montbrison pour succéder à M. Huguet, maître imprimeur réputé, qui était au n° 20 de la rue des Legouvé. Eleuthère Brassart est un érudit, secrétaire de la Diana, société historique et archéologique du Forez.



* *

*

Les notables

Les pharmaciens et les médecins

Les 4 pharmaciens de la ville ont leur officine dans la rue Tupinerie. Ils font partie des notables de la rue. Tous ont un ou plusieurs domestiques.

- Au n° 29, Jean Joseph Antonin Ménard, né à Feurs en 1871, arbore une enseigne très visible. Il loge 9 personnes dans son appartement dont 4 de sa famille : Marguerite Joséphine Chapot, née à Saint-Anthème en 1881, ses deux jeunes enfants et sa belle-mère, née en 1848 à Saint-Anthème. Il y a encore un élève en pharmacie, Stéphane Palais, né en 1889 à Bussière, un employé âgé de 17 ans venant de Mornand et deux servantes, des jeunes filles de 26 ans et 19 ans, originaires de Saint-Anthème et de Verrières. Une nouvelle fois, pour le petit personnel, on a d'abord pensé au village natal.

- Au n° 35, Jean Durupt, né en 1878 à Saint-Genest-Lerpt, vit avec son épouse Colombe Besseyre, née en 1878 à Saint-Etienne. Le couple a une petite fille, Marie Reine née en 1910. Marie Palley, originaire d'Essertines-en-Châtelneuf, est à leur service.

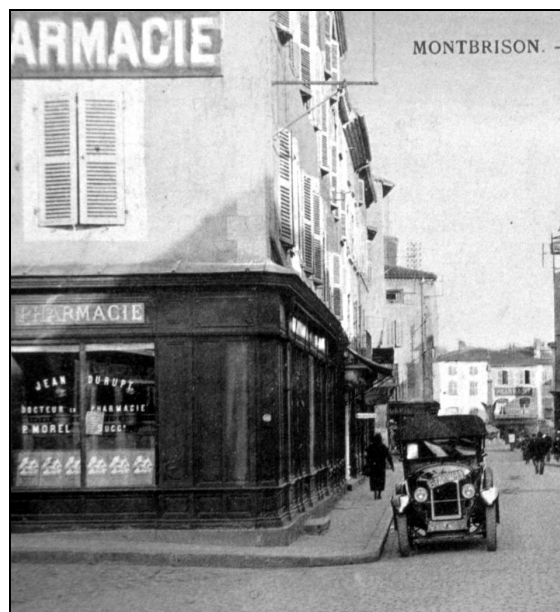
- Au n° 90, Louis Bégonnet, né en 1853, est le seul pharmacien né à Montbrison. Il a épousé Géronyme Verdier, née en 1858 à Saint-Rambert. Leur fille Berthe, qui a 26 ans, vit à leur foyer et ils ont une servante originaire de Savigneux, Jeanne Bouchet, âgée de 23 ans.

Le 4^e pharmacien est installé à l'angle de deux rues. Bien qu'il ait une entrée au n° 2 de la rue Notre-Dame on peut considérer que son officine est plutôt tournée vers la rue Tupinerie. Il s'agit de Marius Guillard, né en 1874 à la Chapelle-de-Guinchay (Saône-et-Loire) qui est marié à Marie Anne Rose Bourdeaux, né à Vienne

(Isère) en 1881. Ils ont deux fillettes de 6 et 2 ans. Deux domestiques vivent chez eux : une jeune fille de 20 ans, de Palogneux et un garçon de 14 ans, de Saint-Julien-la-Vêtre.



Deux enseignes qui rivalisent pour la taille :
A la ville de Lyon et Pharmacie Ménard



Pharmacie Durupt



Pharmacie Bégonnet sur la place de la Grande-Fontaine
Fonds Fayard, archives municipales de Montbrison

Entre elles, les pharmacies se font une forte concurrence qui est encore exacerbée par leur grande proximité. Leurs enseignes, au niveau du second étage, sont de belle taille et elles utilisent la publicité. En 1898, deux officines s'opposent dans un match très commercial au moyen d'abondantes "réclames" dans les feuilles locales. La guerre est déclarée par l'officine du n° 2 de la rue Notre-Dame gérée alors par Tony Rossignol. Ce jeune *pharmacien-chimiste* de la faculté de Lyon a épousé la fille du pharmacien Chauve et le vieil apothicaire s'est retiré au profit de son gendre. // *faut changer de nom, moderniser et agrandir. Tout cela se prépare avec des méthodes "modernes".* La pharmacie Déchavanne, au coin de place de la Mairie et de la rue Victor-de-Laprade, réplique...⁴⁴ En 1911, la pharmacie de la place de la mairie a disparu et Marius Guillard a remplacé Tony Rossignol, rue Notre-Dame.

⁴⁴ Joseph Barou, "1898 : la guerre des pharmacies", *Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes*, Cahiers de Village de Forez, n° 40-58, 2009.



n° 8, rue Tupinerie

Dans ce même secteur de la santé, nous trouvons deux médecins. En 1911, rue Tupinerie, au n° 8, le docteur Jean-Baptiste Rigodon loge avec son petit-fils, Roger Seignolas, né à Montbrison en 1892, étudiant, et une servante originaire de Pralong, Antonine Brunel. Le docteur Rigodon, né à Arlanc (Puy-de-Dôme) en 1848, s'était installé à Montbrison en 1875 et avait été très longtemps le dévoué médecin de l'hôpital. Engagé dans la vie de la cité, il est membre du conseil municipal depuis 1894 et adjoint au maire depuis 1898. En 1913, à la mort du maire Claude Chialvo, il est élu maire de Montbrison. Mais son mandat est de courte durée. En 1914, à 66 ans, il s'engage pour la durée de la guerre, comme médecin militaire ⁴⁵.

Le médecin-major du 2^e bataillon du 16^e régiment d'infanterie occupe avec sa famille tout le n° 15 de la rue Saint-Jean, une maison historique. Joseph Maisonneuve est né en 1878 à Seiches, près d'Angers, dans le Maine-et-Loire. Sa femme est originaire de la Somme. Il est marié et a deux enfants de 7 et 6 ans qui sont nés à Laon. Par la suite Joseph Maisonneuve s'installe définitivement à Montbrison ⁴⁶. En 1926, il habite au n° 30, rue des Légouvé. Il est l'inventeur de la méthode *Hygem*, un traitement de l'ulcère variqueux à l'aide d'une bande de sa fabrication, méthode qui eut un certain succès ⁴⁷.

Au n° 33 de la rue Tupinerie, se trouve une sage-femme, Marie Robert, épouse d'un tonnelier, Joseph Palmier. Tous deux sont originaires de la campagne. Marie Robert est née en 1861 à Saint-Georges-en-Couzan et Joseph Palmier en 1866 à Saint-Bonnet-le-Courreau. En 1911, ils ont un fils, Jean, âgé de 8 ans. En 1933, la veuve Palmier figure encore parmi les 3 sages-femmes de la ville ⁴⁸.

Professions du droit et de la justice

L'étude du notaire Louis Baisle est au n° 9 de la rue Tupinerie. Il vient de Saint-Priest-des-Champs (Puy-de-Dôme) où il est né en 1877. Il a épousé Jeanne Chialvo, née en 1882 à Montbrison, fille de Claude Chialvo, et a repris l'office notarial de son beau-père. Au moment du recensement de 1911, le couple vit seulement avec une domestique dans la demeure des Chialvo. C'est une situation transitoire. Claude Chialvo, maire de Montbrison depuis 1894, a été élu, en 1910, député de la Loire. Il meurt le 19 mai 1913 à Meyzieu dans l'Isère. Au recensement de 1926, sa veuve, Annette Chiavo, habite au n° 9. Quant à l'étude, elle est transférée dans la rue Notre-Dame.

Retrouvons maintenant les trois huissiers. En 1911, au n° 18, rue Tupinerie, Benoît Gentil-Perret, né à Lyon en 1872 et son épouse Sidonie Bernard, née à Auzon (Haute-Loire) ont 4 enfants de 13 à 5 ans ⁴⁹. Au n° 56, même rue, Etienne Durris, né en 1849 à Marcoux est marié à Eugénie Large, née en 1858 à Montbrison. Le couple a deux grands enfants. Le fils, né en 1902, est employé comme clerc d'huissier chez son père. Une petite-nièce âgée de 8 ans, Marie Marcelle Bouchetal, de Marcoux, vit chez eux. Au recensement de 1926,

⁴⁵ Pour la biographie de Jean-Baptiste Rigodon, cf. Joseph Barou, "Un homme de cœur, le docteur Rigodon (1848-1928)", *Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes*, Cahiers de Village de Forez, n° 40-58, 2009.

⁴⁶ Il est parmi les 8 médecins qui figurent dans l'annuaire de la ville pour 1933 : Dulac, Dupayrat, Lour, *Maisonneuve*, Moraillon, Moyroud, Perdu, Vial.

⁴⁷ Cf. une affichette vantant cette méthode : *Traitement de l'ulcère variqueux par la méthode Hygem du docteur Maisonneuve*, archives de la Diana, fonds Brassart. Le pharmacien de 1^{re} classe Joseph Ménard assure la vente, en gros et en détail, des pansements *Hygem*.

⁴⁸ Cf. annuaire de la ville pour 1933 : sages-femmes : Eugénie Duris, femme Sprunck, Michel, femme Vachet et *Robert, veuve Palmier*.

⁴⁹ L'un des 4 enfants, Pierre Gentil-Perret (1899-1993), fut l'une figure de la mutualité dans le Forez au sein de la mutuelle n° 94, les *Ouvriers réunis* de Montbrison, dont il fut secrétaire puis vice-président pendant de longues années.

Etienne Durris se déclare négociant. La rue Saint-Jean a aussi son huissier, au n° 31. Il s'agit de Jean Faugerand, né à Montbrison en 1864. Il vit avec sa femme, Marie Antoinette Poix, née à Montbrison en 1869, et sa fille de 17 ans. Ils emploient une domestique qui loge chez eux. Au recensement de 1926, Jean Faugerand se déclare syndic-liquidateur.

Enseignants

Trois "chefs de ménage" sont dans la rue Tupinerie. Auguste Reignier, né en 1874 à Champagnole (Jura) vit avec sa mère, au n° 29, l'immeuble de la pharmacie Ménard. Il est inspecteur de l'enseignement primaire. Une domestique originaire de Saône-et-Loire est à leur service. Dans la même maison, Louis Joseph Wick, *professeur privé*, né en 1869 à Mutzig (Bas-Rhin) habite, lui aussi, avec sa mère, Louise Schoff, veuve Wick, née à Reichshoffen ⁵⁰ (Bas-Rhin) en 1841. Il était professeur d'allemand au petit séminaire de Verrières et, après la fermeture de ce dernier (1907), il a été intégré dans le corps professoral du petit séminaire de Montbrison. Il s'agit d'une famille alsacienne ayant opté pour la France après l'annexion de l'Alsace-Moselle par l'Allemagne. Enfin, recensée au n° 36, Marie Boulogne, née en 1882 à Condat (Cantal), se déclare *institutrice publique*. Elle habite avec son frère, Jean Noël, âgée de 20 ans qui est déclaré sans profession.

Banquier, assureur, directeur d'usine

Le n° 5 de la rue Tupinerie semble voué à la finance. En 1911, c'est le siège de la banque Vergoin-Trouillet qui succédait à la banque Gonnard-Tissier fondée en 1832. Le banquier est alors Alexandre Trouillet, né en 1855 à Charlieu. Il avait épousé Louise Gonnard, née en 1864 à Montbrison. Le couple a une fille, Marguerite, née à Chauffailles en 1890 et loge aussi une jeune servante, Claudine Perrin. Mais les banques privées sont en déclin au profit des grandes banques nationales. Et en 1926, Félix Belbèze, directeur de la Société générale occupe les lieux. Aujourd'hui encore (2012), c'est une agence bancaire. Montbrison possède d'autres banques dans le voisinage de la rue Tupinerie : la Banque privée au n° 27 du boulevard Lachèze, la banque Jay-Durel et Naacke au 12 du même boulevard, le Crédit lyonnais au n° 3 de la rue Notre-Dame, la Caisse régionale du Crédit agricole mutuel au n° 4 du quai de la Porcherie...

Philibert Alexandre Farjot, né en 1861 à Saint-Georges-de-Baroilles, est agent d'assurance. Il habite au n° 30 avec son épouse Marie Arthaud, née en 1864 dans le même village du Roannais. Le couple a une fillette de 9 ans. Ils appartiennent à la petite bourgeoisie avec une domestique à leur domicile : Marguerite Ollagnier, née en 1884 à Champdieu.

Au n° 37 l'immeuble comprend une boulangerie et 5 appartements. Dans l'un d'eux, vivent 4 personnes travaillant dans l'usine de tissage Derungs. Le chef de ménage, Auguste Gauthier, né à Saint-Blaise-de-Buis (Isère) en 1882 se déclare "directeur d'usine". Son épouse, Elise Lacroix, née en 1887 à Lyon, est *remetteuse en soieries* ⁵¹. Deux autres membres de la famille apportent leur expérience professionnelle dans le même établissement. Le jeune frère de l'époux, Edouard Gauthier (19 ans) est *gareur* ⁵² et la sœur de l'épouse, Marie Lacroix (18 ans), née à l'Arbresle (Rhône) est *tordeuse en soieries*.

⁵⁰ Reichshoffen : bourg alsacien près duquel se déroula la fameuse charge des cuirassiers français lors de la bataille perdue le 6 août 1870 par le maréchal de Mac-Mahon.

⁵¹ Ouvrière en soie qui change la disposition du métier, quand la nouvelle chaîne est formée de plus de fils que la précédente.

⁵² Ouvrier spécialisé qui assure la maintenance et le réglage des métiers à tisser.



Journal de Montbrison (1909)



5, rue Tupinerie (2012)

Professions diverses

Militaires

Les officiers ainsi que les sous-officiers ayant une famille sont logés hors du quartier de Vaux. Font-ils partie des notables ? Certainement pour les officiers, c'est moins évident pour les sous-officiers encore que l'armée bénéficie alors d'un grand prestige et que le plus modeste galon confère à son titulaire un sentiment de supériorité⁵³. En 1911, deux sous-officiers du 16^e RI ont un appartement dans la rue Tupinerie.

Au n° 21, logent Paul Bénistand, né en 1881 dans la Drôme et son épouse Eugénie Duris⁵⁴, née en 1885 à Champdieu. Le couple a un jeune enfant. L'épouse se déclare sage-femme. Une cuisinière, originaire de Saint-Jean-Soleymieux, est à leur service.

L'autre sous-officier, Gilbert Douet, habite au n° 74. Il est né dans l'Allier en 1878. Son épouse, Joséphine Amélie Luneau, née en 1883, est originaire du Cher. Elle travaille occasionnellement comme couturière. Ils n'ont pas d'enfant.

⁵³ Selon l'expression de Jacques Chastenet, *La France de M. Fallières*, Les productions de Paris, Paris, 1959.

⁵⁴ Selon l'annuaire de la ville pour 1933, Eugénie Duris, *femme Sprunck*, figure encore parmi les sages-femmes de la ville 22 ans plus tard.

Employés divers

Moins d'une dizaine de chefs de famille des rues Tupinerie et Saint-Jean peuvent être qualifiés d'employés. Ils travaillent chez les commerçants, à la poste, à l'usine à gaz de la route de Lyon ⁵⁵.

Mettons à part un employé municipal, le préposé en chef de l'octroi, Jean-Philippe Bernès, né en 1856 à Barran dans le Gers. En 1911, il habite au n° 7 de la rue Tupinerie avec son épouse, Jeanne Alberty, née en 1866 à Saint-Etienne, sa fille de 18 ans et sa belle-mère. Cette dernière, âgée de 66 ans, est native de Montbrison.

Le préposé en chef de l'octroi est un personnage important. Il dirige 9 employés postés aux entrées de la ville pour taxer les boissons, les comestibles, les combustibles et les matériaux de construction. Nombreux sont ceux qui essaient de faire passer des marchandises sans payer. Une lutte permanente s'engage entre les gabelous et les fraudeurs avec des succès partagés. Le zèle des employés est entretenu par une coutume qui veut que le produit des amendes est abandonné à ceux qui ont fait la saisie. Le préposé en chef reçoit parfois une prime en plus de son traitement ⁵⁶. Pour l'inciter à faire mieux encore... C'est donc un personnage qui est souvent assez mal vu, surtout dans le milieu des commerçants et artisans.

Ouvriers

Les ouvriers sont peu nombreux dans les deux rues, une dizaine au plus parmi les chefs de famille (5 %). Ils ne travaillent pas en usine mais chez des artisans n'habitant pas le quartier : un plâtrier, un cuisinier, un marbrier, un voiturier, des ouvriers galochiers, un maréchal-ferrant, un tonnelier... Un maçon se déclare journalier, c'est-à-dire sans emploi fixe, recherchant du travail au jour le jour. Nous approchons de la précarité.

Agriculteurs, jardiniers... et petits métiers

Ceux qui se déclarent "cultivateurs" ou "jardiniers" sont le plus souvent des ouvriers agricoles qui travaillent comme journaliers. Ainsi Henri Palais, né en 1880 à Bard, se déclare "cultivateur" et travaille à la journée chez "divers" patrons. Son épouse, Maria Marcoux, née en 1886 à Essertines-en-Châtelneuf, est femme de ménage. Ils n'ont pas d'enfants auprès d'eux et habitent au n° 37 de la rue Tupinerie.

Salomé Haass, veuve Schmitt, née en 1852 à Strasbourg, vit seule au n° 2, de la ruelle Chenevotterie. Elle gagne sa vie comme femme de ménage à la journée. Ces "ménagères" selon les formulaires de recensement sont assez nombreuses à Montbrison. Les familles aisées de la ville les emploient à domicile pour la lessive, le repassage, la cuisine, la couture... Il y a aussi des hommes journaliers pour l'entretien du jardin et les gros travaux domestiques. Une nouvelle fois, écoutons les souvenirs de Marguerite Fournier :

On faisait la lessive à la maison et on allait rincer le linge aux plates... On faisait la lessive une fois par mois, peut-être même tous les deux mois... On embauchait du personnel. Pour la lessive, il y avait la Toinette qui venait d'Ecotay – à pied – avec sa petite fille la Victoire et puis la femme de ménage qui venait aider, et puis une autre, quatre ou cinq... et puis après les repasseuses, à la journée. On avait la couturière, le jardinier, à la journée... ⁵⁷

Deux matelassières vivent ensemble au n° 23 de la rue Saint-Jean : Marie Boulet, veuve Thiers, née en 1851 à Montbrison et Marie Frinquant, née en 1862 à Bourg-de-Péage (Drôme).

⁵⁵ La compagnie du gaz fondée en 1845 assure l'éclairage public de Montbrison à partir du 10 août 1848. En 1911, cette dernière installation est très vétuste, cf. Joseph Barou, "Route de Lyon : une véritable usine à gaz !" *Petites histoires montbrisonnaises et foréziennes*, Cahiers de Village de Forez, n° 40-58, 2009.

⁵⁶ Cf. Joseph Barou, "Vie quotidienne à Montbrison, l'octroi : jeu de cache-cache entre gabelous et Montbrisonnais", *La Gazette de la Loire*, du 9 juin 2006 et J. Barou, "Montbrison de la Seconde République à la Grande Guerre (1848-1914)", *Village de Forez*, 2004.

⁵⁷ Témoignage de Marguerite Fournier, interrogée le 9 mai 1997 par Joseph Barou et Claude Latta lors d'une visite à la maison de retraite de Montbrison.

Et les "sans profession" ?

Enfin 22 chefs de ménage qui se déclarent sans profession. Pour la plupart (19 cas) ce sont des personnes vivant seules et âgées de plus de 60 ans (14 femmes et 5 hommes). Parfois le chef de famille est déclaré "sans profession" et son épouse exerce un petit métier. Il n'y a pas, semble-t-il, de véritables indigents parmi eux ⁵⁸.

Un annuaire de la même époque ⁵⁹ qualifie parfois ces "sans profession" de "rentiers". C'est, sans doute, parfois le cas, encore s'agit-il de modestes rentiers, vivant d'une pension ou de petites économies. Au n° 22 de la rue Tupinerie vit Catherine Fanget, veuve Donnet. Valentin Donnet, décédé en 1905, était assureur et ancien sous-officier de gendarmerie.

Les vrais rentiers, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ont un train de vie qui leur permet d'avoir de la domesticité à demeure. C'est le cas, au n° 41 de la rue Tupinerie, de Xavier Petiot, né en 1844 à Bas-en-Basset (Haute-Loire), qui a chez lui une servante : Claudia Laurent, née en 1880 à Bard. Ou encore de François Balleydier, né en 1861 à Montbrison, qui est retiré dans la rue Saint-Jean avec, à son service, Joséphine Montagne, née en 1871 à Montbrison. Ce sont les moins nombreux dans la rue Tupinerie.

*

* *

Ainsi, dans la rue Tupinerie cohabitent des catégories sociales très variées : gens originaires de la campagne et Montbrisonnais de naissance, notables, bourgeois, commerçants, artisans, ouvriers, journaliers. Pourtant le milieu commerçant domine largement avec une organisation verticale de l'habitat : au rez-de-chaussée la boutique, au premier côté rue, la famille du commerçant, aux étages supérieurs et côté cour, des ménages plus modestes.



**Un curieux cadran solaire au coin de la rue Tupinerie
et de la rue du Marché
au-dessus de l'ancienne horlogerie-bijouterie Morel**

⁵⁸ Cf. la *Liste des indigents de 1894* du bureau de bienfaisance, archives municipales de Montbrison.

⁵⁹ *Liste des habitants de Montbrison classés par rues*, sans date (vers 1910), imprimerie du *Journal de Montbrison*, bibliothèque de la Diana.

Les habitants

Les ménages

En 1911, 112 maisons sont habitées par 189 ménages⁶⁰ totalisant en tout 453 personnes. Ce que le formulaire du recensement entend par "ménage" est une unité de vie, autour d'un même foyer, dans un même appartement dont un "chef de ménage" commence la liste.

La moyenne est donc d'un peu moins de 2 ménages par maison (1,68). C'est tout à fait comparable à l'ensemble de la ville où 2 109 ménages sont logés dans 1 242 maisons (1,69). Cette moyenne s'explique par le fait qu'il n'y a, en 1911, que peu d'habitations dispersées hors du centre-ville et des faubourgs. En ville, les maisons à plusieurs appartements prédominent sauf dans les quartiers les plus pauvres comme, par exemple, le Bourgneuf. Les ménages comptent d'une à dix personnes.

Nombre de personnes par ménage

(recensement de 1911)

	rue Tupinerie		rue Saint-Jean		total	
1 personne	28 cas	20,2 %	7 cas	13,7 %	35	18,5 %
2 personnes	23	16,6 %	9	17,6 %	32	16,9 %
3 personnes	27	19,6 %	15	29,4 %	42	22,2 %
4 personnes	26	18,8 %	8	15,6 %	34	17,9 %
5 personnes	19	13,8 %	6	1,8 %	25	13,2 %
6 personnes	8	5,8 %	3	5,8 %	11	5,8 %
7 personnes	4		1		5	
8 personnes	2		1		3	
9 personnes	1		0		1	
10 personnes	0		1		1	

total	138 ménages	51 ménages	189 ménages
	453 personnes	175 personnes	628 personnes
	3,3 personnes/ménage	3,4 personnes/ménage	3,3 personnes/ménage.

⁶⁰ Recensement de 1911, archives municipales de Montbrison.

Ces ménages sont formés de la famille nucléaire (parents et enfants) qui est souvent élargie par la présence de grands-parents, de beaux-frères ou belles-sœurs, de neveux ou nièces. Parfois, plusieurs frères ou sœurs vivent ensemble. Commis et apprentis habitent fréquemment dans le logis des maîtres (30 cas) ainsi que les domestiques (29 cas).

Les domestiques

Sur 189 familles, 29 (15 %) ont des employées de maison, des *bonnes*, qui vivent sur place. Elles sont recensées avec les autres membres du groupe familial sous l'appellation de "domestiques" sauf une qui est qualifiée de "cuisinière". Nous les distinguons des ouvriers, commis et apprentis habitant chez les commerçants et artisans qui les emploient. Elles sont pour moitié (15 cas) chez des commerçants ou artisans. Les autres servent dans des familles de la petite bourgeoisie : médecins, pharmaciens, notaire, banquier, assureur...

Âge des employées de maison des rues Tupinerie et Saint-Jean (recensement de 1911)

âge	nombre
13-15 ans	4
16-20 ans	11
21-25 ans	3
26-30 ans	7
31-35 ans	2
36-40 ans	1
plus de 40 ans	1

Ce sont le plus souvent des jeunes, et même parfois de très jeunes, filles. Leur âge moyen est de 22 ans $\frac{1}{2}$. En fait, on peut distinguer, pour ces femmes, deux profils assez différents. Pour le plus grand nombre, il s'agit d'un emploi temporaire : quelques années sont passées à servir "chez les autres" pour amasser un pécule qui leur servira pour "s'installer" au moment de leur mariage. Ces jeunes servantes sont majoritairement recrutées dans la campagne voisine, et particulièrement dans les monts du Forez.

Pour d'autres, beaucoup moins nombreuses, il s'agit d'une profession. Des femmes célibataires, plus âgées, servent comme gouvernante depuis longtemps auprès d'une famille ou d'une personne. Parfois elles font presque partie de la famille. C'est le cas, par exemple, d'Eugénie Dumas, 41 ans, de Montarcher, au service de la famille du médecin-major Maisonneuve ou de Joséphine Montagne, 40 ans, de Montbrison, au service d'un commerçant retraité. Claudia Laurent, 31 ans, de Bard, sert auprès d'un vieil homme originaire de Haute-Loire qui se trouve seul à Montbrison.

Les enfants

En revanche, il y a peu d'enfants, surtout de jeunes enfants. Nous relevons une seule famille vraiment nombreuse, celle du boulanger Taillandier de la rue Saint-Jean qui a 8 enfants. Le commerce est une activité

qui mobilise fréquemment le mari et la femme. Il est difficile à exercer en s'occupant, en plus, de jeunes enfants d'où le nombre assez important de domestiques. Un certain nombre de très petits enfants sont probablement mis en nourrice. C'était déjà l'habitude sous l'Ancien Régime où les très jeunes enfants de commerçants montbrisonnais étaient souvent mis en nourrice dans les villages proches des monts du Forez.

	Tupinerie-Saint-Jean		Montbrison	
Nombre total d'habitants	628		6 780 ⁶¹	
âgés de moins de 20 ans	221	35,2 %	2 251	33,2 %
dont âgés de moins de 14 ans	131			

Les enfants et jeunes de moins de 20 ans représentent 35,2 % des habitants de deux rues contre 33,2 % pour l'ensemble de la ville. Le pourcentage est presque le même mais dans ce groupe d'âge il faut tenir compte, dans les deux rues commerçantes, de nombreux adolescents qui n'appartiennent pas à la famille : très jeunes ouvriers, apprentis, petites servantes, élèves scolarisés à Montbrison. Il y a aussi des neveux ou, surtout, des nièces de la campagne qui viennent aider des parents de la ville. En résumé, il y a un peu plus de moins de 20 ans que dans l'ensemble de la ville mais, parmi eux, la proportion des jeunes enfants est sensiblement moins forte.

Les personnes seules

Dans 35 cas, "le ménage" est réduit à une seule personne. Il y en a 28 dans la rue Tupinerie et 7 rue Saint-Jean. A leur tête, les femmes sont les plus nombreuses : 25 contre seulement 10 hommes. L'âge moyen de ces personnes seules est d'un peu plus de 62 ans (65 ans 3 mois pour les hommes, 61 ans pour les femmes). Mais ces moyennes ne sont pas significatives. Il y a, en fait, deux groupes bien différents.

Le premier comprend 5 personnes de 31 à 40 ans (1 homme et 4 femmes) qui sont célibataires. Trois d'entre elles ont un emploi fixe : 1 cuisinier d'hôtel né dans la Saône-et-Loire et 2 "demoiselles" des postes originaires de Saint-Anthème et de Boën. Pour eux il s'agit d'un logement temporaire près de leur lieu de travail. Il y a aussi une "ménagère" de 37 ans qui a "divers" patrons. Il faut comprendre qu'il s'agit d'une personne qui gagne sa vie – sans doute chichement – en faisant occasionnellement des travaux ménagers chez les uns ou les autres. Enfin une veuve de 39 ans se déclare sans profession. Est-elle rentière ou indigente ?

Le deuxième groupe, de loin le plus important, comprend les "vieux" : 30 cas. La doyenne a 83 ans, ce qui est un bel âge pour l'époque. Il s'agit d'Antoinette Favier, veuve Tournebize, née à Chazelles-sur-Lavieu en 1828. Elle habite au n° 21 de la rue Saint-Jean.

Parmi les hommes, on retrouve de vieux artisans : un cordonnier de 68 ans, un tailleur de 62 ans, un marchand coquetier ⁶² de 62 ans. Il y a aussi un journalier de 66 ans et 5 hommes qui se déclarent sans profession âgés de : 65, 73, 74 et 75 ans (2 cas). Contrairement aux femmes, rien n'est dit de leur situation matrimoniale. On peut supposer que la plupart (peut-être tous) sont célibataires.

Plusieurs femmes seules âgées sont commerçantes : 2 mercières, une gérante de cordonnerie, une marchande de chaussures. On trouve aussi trois femmes de ménage et une lingère. Cette dernière, Marguerite Peycelon, née en 1835 à Saint-Galmier, subsiste, à 76 ans, en faisant des lessives et du repassage à domicile. Enfin 14 femmes âgées se déclarent "sans profession". Vivent-elles de leurs économies ou sont-elles dans le besoin ? A la fin du XIX^e siècle, nous l'avons dit, aucun indigent recensé par le bureau de bienfaisance n'habitait la rue Tupinerie.

⁶¹ Il s'agit de la population municipale qui ne tient pas compte des habitants comptés à part : militaires de la garnison, prisonniers, pensionnaires de la maison de retraite, élèves des pensionnats de la ville...

⁶² Coquetier : marchand d'œufs et de volailles.

Age des personnes vivant seules

Recensement de 1911 ⁶³

âges	hommes		femmes		total
	Tupinerie	Saint-Jean	Tupinerie	Saint-Jean	
21-30	0	0	0	0	0
31-40	1	0	4	0	5
41-50	0	0	0	0	0
51-60	0	0	7	1	8
61-70	4	1	5	1	11
71-80	2	2	5	1	10
81-90	0	0	0	1	1
total	7	3	21	4	35

D'où sont venus les habitants ?

Les chefs de famille des rues Tupinerie et Saint-Jean, Montbrisonnais de souche, sont en minorité, moins du tiers. Les autres viennent des localités voisines, des monts du Forez, du reste du département de la Loire. Enfin un quart d'entre eux est né hors de la région dans 22 départements différents : Puy-de-Dôme (9 cas), Saône-et-Loire (7), Rhône (4), Haute-Loire (3), Ain (2), Bas-Rhin (2), Allier, Hautes-Alpes, Cantal, Charente, Cher, Corrèze, Côte-d'Or, Drôme, Gers, Isère, Jura, Maine-et-Loire, Meurthe-et-Moselle, Seine, Tarn, Vaucluse.

Cette grande dispersion nous semble significative. Le milieu commerçant, très présent dans ces rues, est dynamique et mobile n'hésitant pas à changer de place, d'une rue à l'autre, d'un village vers une ville, d'un type de commerce à un autre, s'il y a une opportunité. Il est important d'avoir un fonds de qualité et une bonne clientèle. La localité et la région comptent moins. Cependant, il y a aussi des commerçants qui ont une longue vie professionnelle dans les mêmes lieux et qui s'impliquent fortement dans la vie locale. Les enseignes de certaines familles ont quelquefois traversé le siècle ⁶⁴.

⁶³ Nous comprenons dans ce tableau les habitants recensés dans la rue Tupinerie, et les ruelles annexes : rue Paradis et rue Chevenotterie et la rue Saint-Jean. Nous avons aussi inclus les habitants de deux maisons qui ont des devantures donnant sur la Tupinerie mais une porte d'entrée avec le numéro d'une autre rue : le n° 1, rue Notre-Dame et le n° 2, rue du Marché.

⁶⁴ Meynard, Hervier, Morel, Blanchet...

Lieux de naissance des chefs de ménage des rues Tupinerie et Saint-Jean

Recensement de 1911

Montbrison	55	29,1 %
Moingt	6	7,4 %
Savigneux	3	
Champdieu	2	
Ecotay	3	
Localités de monts du Forez	40	21,2 %
Plaine et monts du Lyonnais	17	9 %
Région stéphanoise	12	6,3 %
Roannais	7	3,7 %
Autres départements (22 départements différents)	44	23,2 %
total	189	

Les étrangers

Tous les habitants sont français, à deux exceptions près. Il s'agit de deux jeunes Italiens : Henri Constantin[j], né en 1891 à Pinerello (employé à l'horlogerie-bijouterie Brunel) et dont nous avons déjà parlé et Joseph Reffat, né en 1897 en Italie (sans autre précision) pensionnaire chez la veuve Granjon qui tient un café au n° 25 de la rue Saint-Jean. Ce dernier est apprenti chez le plâtrier Gabutty. En 1911, il y a un infime pourcentage d'étrangers à Montbrison : 34 cas pour 7 717 habitants. Après la Grande Guerre, le nombre d'étrangers augmente assez fortement puis baisse sensiblement dans les années 30 (voir tableau ci-dessous).

Etrangers recensés à Montbrison ⁶⁵

recensement	population totale	étrangers recensés	% de la population de la ville
1906	7 650	43	0,56 %
1911	7 717	34	0,44 %
1926	7 645	250	3,27 %
1936	7 756	185	2,38 %

⁶⁵ Recensements de 1906, 1911, 1926 et 1936, archives municipales de Montbrison.

Conclusion

La situation de Montbrison, juste avant la Grande Guerre, est presque la même qu'un demi-siècle plus tôt. La ville se trouve au bout d'une longue période qui n'a été marquée par aucune évolution décisive depuis le départ traumatisant pour les Montbrisonnais de la préfecture le 1^{er} janvier 1856. Les classes sociales restent bien marquées. Les notables, les membres de professions libérales, les petits bourgeois, les rentiers rappellent la situation de l'Ancien Régime. La ville possède plusieurs établissements scolaires. Leurs effectifs restent modestes mais les pensionnaires viennent d'un vaste secteur du département ⁶⁶. Les fonctionnaires sont moins nombreux depuis le départ, le 1^{er} janvier 1856, de la préfecture.

En 1911, les aspects ruraux, sont encore très visibles, surtout dans les ruelles du centre-ville et les faubourgs où les jardiniers, vigneron, journaliers sont nombreux. Il n'y a pas eu d'industrialisation donc ouvriers et ouvrières sont très peu nombreux. En revanche, le commerce et l'artisanat sont actifs avec, fréquemment, des commis dans les boutiques et des compagnons dans les ateliers. Ce sont les activités essentielles de la ville avec deux facteurs importants : le traditionnel marché du samedi et la présence d'une garnison. Montbrison, "la Ville", est le lieu où se retrouvent *Planards* et *Gavots* de tout le pays environnant ⁶⁷.

En 1911, la rue Tupinerie et la rue Saint-Jean sont bien représentatives de cette situation. Quelques notables y habitent. Le maire, le notaire Claude Chialvo, a sa maison en haut de la rue Tupinerie près de celle du docteur Rigodon, futur maire. Les quatre pharmaciens de la ville sont regroupés dans cette même rue et le médecin-major Maisonneuve loge rue Saint-Jean.

Les deux rues sont presque totalement vouées au commerce et à l'artisanat. Ces deux activités occupent une large majorité des habitants qui sont nés, pour les 2/3, hors de Montbrison. Cependant, l'habitat est mixte, avec une sélection verticale. La famille du commerçant loge au premier étage, les étages supérieurs étant occupés par des personnes aux revenus plus modestes.

Aujourd'hui, la situation de la ville est profondément transformée : croissance de la population, explosion de l'habitat hors de l'enceinte des boulevards, développement des services, les établissements scolaires et de santé notamment... Le secteur agricole a pratiquement disparu. L'industrialisation est peu importante. La présence militaire se réduit à la gendarmerie.

Le secteur commercial reste un atout important pour la ville. Le traditionnel marché du samedi attire encore beaucoup de gens mais les foires ont pratiquement disparu. Les rues Tupinerie et Saint-Jean gardent toujours une grande place dans l'espace commercial de la ville. Cependant le type de commerce a beaucoup changé avec, par exemple, une forte diminution des magasins d'alimentation. Les commerçants n'habitent plus sur place. Et les immeubles des deux rues sont, sinon déserts, du moins peu habités. Malgré ces difficultés, les deux rues méritent d'être préservées et mises en valeur. Et tout près, les quais du Vizézy, avec quelques heureuses rénovations, des ocres, des fleurs et de la verdure feraient un superbe et reposant tableau à l'arrière de l'artère commerçante. Il n'y a pas de monument particulier, ici, c'est tout un ensemble qui garde son charme et constitue un bel élément du patrimoine vivant de la ville. A garder précieusement.

⁶⁶ Population comptée à part au recensement de 1911 : 73 pensionnaires à l'école normale d'instituteurs, 81 à l'école primaire supérieure, 98 au petit séminaire et 42 dans les divers pensionnats des filles de la ville.

⁶⁷ Boën, Feurs, Saint-Galmier, Saint-Rambert, Saint-Bonnet-le-Château jouent le même rôle dans les zones voisines.

Table

Présentation	page	3
1 - Tupinerie et Saint-Jean, un ensemble architectural cohérent		4
Rue Tupinerie		5
Aujourd'hui		7
Rue Saint-Jean		11
Aujourd'hui		12
2 - Les activités : deux rues vouées au commerce		17
Les commerçants et artisans		20
Les notables		39
Professions diverses		43
Et les sans profession ?		45
3 - Les habitants		46
Les ménages		44
Les domestiques		47
Les enfants		47
Les personnes seules		48
D'où sont venus les habitants ?		49
Les étrangers		50
Conclusion		51

Cahiers de Village de Forez

n° 112, 4^e trimestre 2012

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.